"La petite Bibliothèque"

CHARLES NORMAND



Les Amusettes de l'Histoire

LIBRAIRIE ARMAND COLIN · PARIS

Ch. Normand

Les Amusettes de l'Histoire

Alfred Daguet

“ La Petite Bibliothèque ”

Série B. *Histoire anecdotique.*

Les Amusettes de l’Histoire

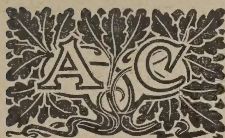
La barbe d’Henri Ier. — La dernière fillette de Louis XI. — L’omelette du prince de Condé. — Le grand roi s’ennuie. — Un rêve de Louis XV. — Une aventure de Talma. — Les haricots d’Oudinot. — Le chien de l’impératrice Joséphine. — Les facéties de M. de Bismark. — Le tub de sir Charles Warren. Etc., etc., etc.

PAR

CHARLES NORMAND

Professeur d’histoire au lycée Condorcet.

46 GRAVURES

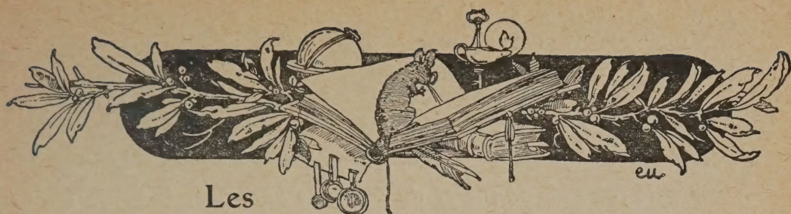


Paris

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

5, rue de Mézières

1906



Les Amusettes de l'Histoire

Ami lecteur, qui tiens à t'instruire, ne fronce pas le sourcil devant le titre de mon livre : Les Amusettes de l'Histoire. *Il est plus sérieux qu'il n'en a l'air. Jadis l'Histoire, en noble dame qu'elle était, écartait résolument de ses domaines les petits et les humbles qui sont légion; elle ne voulait connaître et fréquenter que les grands personnages, et encore elle ne voyait d'eux que le côté officiel, pompeux et décoratif. C'étaient des marionnettes habillées de pourpre et d'or, mais ce n'étaient que des marionnettes, et quand on avait fermé, après l'avoir lu, le volume où étaient retracés leurs hauts faits, on se demandait avec angoisse si tous ces conducteurs de peuple avaient eu, comme le commun des hommes, des muscles, des nerfs, un estomac, des appétits ou des indispositions.*

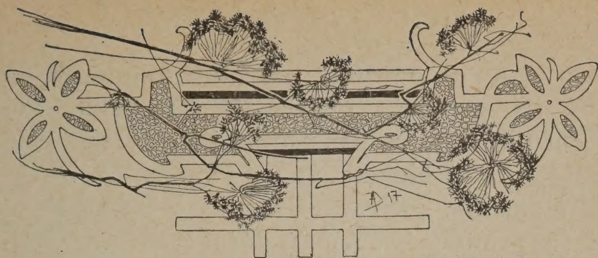
Nous avons changé tout cela. Il nous plaît aujourd'hui de surprendre les empereurs et les rois dans le fonctionnement, grotesque quelquefois, curieux toujours, de leur vie privée, et nous cherchons le secret de leurs résolutions

plutôt dans leur santé ou leur caractère que dans les papiers des archives officielles. Il n'y a pas, a-t-on dit, de grand homme pour son valet de chambre. Les Amusettes de l'Histoire *vous montreront plus d'une fois la vérité de ce mot si connu. On y verra aussi combien, dans la vie de tous les jours et de tous les hommes, le dramatique coudoie le ridicule et les bizarres enchevêtrements de circonstances où se plaît quelquefois le hasard.*

J'aurais pu faire le livre plus compact et plus lourd. Tel qu'il est, j'espère qu'il atteindra son but, tantôt de faire rire, tantôt d'émouvoir, mais toujours de renseigner et d'instruire. Que si quelques-unes de ces histoires te paraissent plus plaisantes que véridiques, je te prie, ami lecteur, en finissant, de te rappeler le mot d'un homme d'esprit : « Les histoires les plus vraies ne sont pas toujours celles qui sont arrivées ».

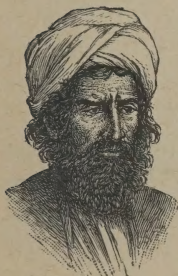
CHARLES NORMAND





I

Un médecin comme on en voit peu.



Abba-Oumna vivait à Damas vers la fin du IVe siècle de notre ère. C'était un médecin original et comme on en voit peu. Sa porte restait ouverte jour et nuit à tous ceux qui avaient besoin de le consulter ; il ne faisait pas de distinction entre le riche et le pauvre, et quand on le blâmait de se prodiguer ainsi, sans souci de son repos et de sa fortune personnelle, il répondait :

« Malheur aux médecins qui exploitent la souffrance du pauvre! Si vous avez le moyen d'être reconnaissants, déposez votre offrande dans le tronc qui est dans mon antichambre. Je ne vous fixe pas de prix, je laisse à votre cœur le soin de me donner une récompense suffisante de mon savoir et de mes soins. »

A ce métier, on devine qu'Abba-Oumna ne s'était pas enrichi. Beaucoup de ses malades qui auraient pu le payer riaient de sa simplicité qu'ils appelaient

sottise et ne se gênaient pas pour oublier le tronc quand ils partaient guéris. Quelques-uns même allèrent plus loin et poussèrent l'effronterie jusqu'à voler ce grand bienfaiteur de l'humanité. Un jour, deux étudiants, qui recevaient les leçons du maître sans en profiter beaucoup, dérobèrent chez lui un tapis d'une certaine valeur qu'il avait acheté sur ses pauvres économies. Abba-Oumna, rentrant à la maison après différentes courses faites dans la matinée, ne trouva plus son tapis quand il voulut s'agenouiller dessus pour faire sa prière. Il soupira, mais ne dit rien et fit sa prière sur les dalles de sa chambre, un peu trop froides pour ses vieux genoux. L'après-midi, il se rendit au bazar pour acheter un autre tapis. Les deux étudiants étaient là et devant eux était le tapis volé le matin et qu'ils offraient en vente aux passants.

« C'est curieux, pensa Abba-Oumna, mais voilà un tapis qui ferait bien mon affaire : il a l'air chaud et velouté; n'était l'air honnête de ces deux jeunes gens, je pourrais croire que c'est le mien. Mais Dieu nous garde des imputations téméraires! Combien ce tapis? dit-il tout haut en s'adressant aux deux négociants improvisés.

— Dix sequins », répondirent-ils en se cachant le visage pour ne pas laisser voir leurs traits à Abba-Oumna.

Mais celui-ci les avait reconnus, et, au lieu de les faire arrêter, pensant que tout péché mérite miséricorde, il ajouta avec bonté :

« Je vous en donnerai cinq sequins, si vous voulez. C'est ce que m'a coûté un tapis exactement semblable à celui-là et que j'ai perdu ce matin, je ne sais trop comment. »

Il n'avait pas achevé que les deux voleurs, honteux et repentants, étaient à ses pieds, implorant son pardon. Il les releva sans bruit et les consola.

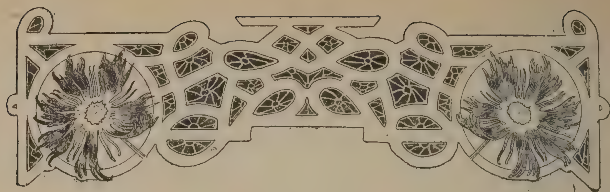
« Vous me donnez, dit-il, la plus grande joie de mon existence, celle de voir un pécheur repentant



UN BAZAR.

qui reconnaît sa faute et promet devant Dieu de n'y plus tomber. Quant au tapis, ajouta-t-il avec un bon sourire, vous me permettez, n'est-ce pas? de le reprendre. Mais vous n'aurez pas tout à fait perdu votre peine. Je donnerai aux pauvres les cinq sequins que je vous offrais. »

Ainsi fut fait, et le parfum des vertus d'Abba-Oumna embauma longtemps Damas; mais, depuis qu'il est mort, bien des siècles ont passé, et les médecins comme Abba-Oumna sont devenus rares. Je veux croire cependant, pour l'honneur de l'humanité, qu'il y en a quelques-uns encore.



II

La barbe d'Henri Ier, roi d'Angleterre.


COIFFURE DE NOBLE AU XIIe SIÈCLE

Henri Ier, roi d'Angleterre, vivait au XIIe siècle après Jésus-Christ ; il avait été surnommé *Beau Clerc*, sans doute parce qu'il savait lire et écrire, ce qui n'arrivait pas à beaucoup de ses contemporains, surtout parmi les nobles. Mais ce n'était pas là sa seule qualité : il était pieux, soumis, quand il le fallait, aux ordres de l'Église, et il en donna un jour une preuve éclatante.

En ce temps-là, les gens de distinction portaient les cheveux longs et retombant en boucles frisées sur les épaules. Quant à la barbe, la mode était de la porter longue, également frisée et divisée en touffes autour desquelles on enroulait des fils d'or. On voit d'ici les raffinements auxquels pouvait donner lieu cet usage plutôt bizarre. Mais l'Église, qui avait à cette époque la police des mœurs, voyait avec chagrin ces indices irrécusables de corruption.

Se parfumer la barbe, se la friser, y suspendre des fils, des rubans et toute autre espèce d'offrandes, était-ce une occupation suffisamment virile pour des chevaliers appelés un jour ou l'autre à défendre la Terre Sainte et à exterminer les infidèles ? Aussi les excommunications pleuvaient contre ceux qui s'obstinaient à garder une coiffure aussi diabolique. Mais c'était peine inutile : la mode, l'odieuse mode triomphait de tous les anathèmes de notre sainte mère l'Église.



ÉVÊQUE DU XIIe SIÈCLE.

Il fallait trouver autre chose : ce fut à Serlon, évêque de Seez, que revint cet honneur. Il officiait un dimanche matin dans l'église d'Argentan, quand il vit tout à coup entrer le roi d'Angleterre Henri Ier, escorté d'une foule de seigneurs coiffés, parés et musqués comme lui. Comme il n'y avait pas de sièges, ils s'assirent sans façon sur des mannes apportées par des paysans qui, suivant la coutume d'alors, entreposaient leurs légumes et leurs denrées de toutes sortes dans le lieu saint. A la vue de ces travestissements idolâtriques qui souillaient ainsi l'église, le bon évêque Serlon ne put contenir son indignation et il parla avec force contre les mœurs dépravées du jour.

« N'avez-vous pas honte, dit-il en s'adressant au roi et aux seigneurs, n'avez-vous pas honte d'être aussi frivoles que des femmes dans le choix de vos coif-

fures? Laissez aux pèlerins ces cheveux longs que leurs voyages les obligent à garder; laissez aux Sarrasins ces poils dont ils couvrent leur figure. Le Christ aime les têtes rases et les joues dénuées d'ornements même naturels. »

Et, comme ses auditeurs tout émus courbaient la tête sous la véhémence de ses adjurations, il s'écria, s'adressant à un de ses acolytes :

« Thibault, apporte-moi une paire de ciseaux! »

Thibault obéit. Alors Serlon, brandissant les ciseaux et s'adressant au roi :

« C'est à vous, seigneur, de donner l'exemple. Approchez. »

Henri Ier s'approcha, et l'évêque, animé d'une sainte indignation, lui coupa en cinq ou six coups de ciseaux les belles touffes de sa barbe et ses longs cheveux lustrés qui lui descendaient jusqu'au milieu du dos. Ce fut ensuite le tour des autres seigneurs, le comte de Meulan en tête, puis les grands officiers de la couronne, puis les chevaliers. Tous, les uns après les autres, durent s'exécuter.

Quand ce fut fini, le saint évêque, jetant un regard de mépris sur les boucles qui jonchaient le sol, les bénit avec enthousiasme, et ils sortirent de l'église, rasés, rafraîchis et méconnaissables. On n'osa pas rire tant qu'ils furent là; mais, aussitôt que le dernier eut franchi le seuil, les autres fidèles furent pris d'un rire fou qui retentit sous les hautes voûtes de la cathédrale et qui gagna jusqu'aux clercs et aux enfants de chœur. Seul, Serlon ne riait pas.



III

Le roi et son barbier.


CHARLES V

Charles V, dit le Sage, aurait pu être appelé aussi le Bon, comme son père. Il avait, pour les fautes de ceux qui l'entouraient et qu'il aimait à voir, une indulgence qui touchait presque à la faiblesse. Témoin l'histoire véridique de son barbier. La voici, telle que nous l'a racontée Christine de Pisan, célèbre femme de lettres qui vivait à cette époque et qui nous a laissé une histoire du bon roi.

Donc, ce barbier, rusé compère, et par-dessus le marché peu honnête, avait remarqué que le roi mettait à l'ordinaire une assez forte somme d'argent dans la gibecière qu'il portait toujours pendue à son côté. Tout en rasant Charles V, il faisait les yeux doux à cette gibecière, où il voyait briller les

pièces de monnaie, et le cœur lui sautait dans la poitrine à l'idée que tout ou partie de cet argent, s'il savait s'y prendre, pourrait lui appartenir.



LE LOUVRE SOUS CHARLES V.

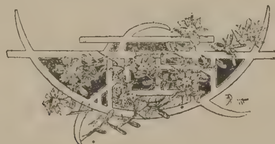
D'après le manuscrit des Grandes Heures du duc de Berry, exécuté au XVe siècle, par Pol de Limbourg (collection de Chantilly).

Le roi, qui ne se doutait nullement des pensées coupables de son barbier, n'avait qu'une préoccupation: celle d'être rasé au plus vite, et pendant l'opération, qui lui semblait toujours trop longue, il fermait les yeux en pensant à son royaume et aux soucis sans cesse renouvelés qui assaillaient son esprit. C'était bien là-dessus qu'avait compté le barbier. La convoitise était devenue chez lui tellement forte qu'il se risqua à tenter une fois l'aventure, et, pendant que sa main droite grattait dextrement le menton du roi, sa main gauche s'égarait du côté de la gibecière et y fourrait trois doigts, aussi prestes que ceux d'un escamoteur. Il les retirait quand — ô terreur! — il sentit qu'on lui saisissait le poignet. Le roi avait ouvert les yeux et découvert le manège.

« Qu'est ceci, maître Pierre, et que veut dire ce nouveau jeu ? »

Maître Pierre se jeta à genoux et se mit à sangloter en demandant son pardon. C'était une erreur, un moment d'égarement, une folie brusque. Il ne recommencerait jamais, jamais plus. Charles V pardonna, et le barbier parut rentré dans son bon sens. Quelques semaines après, l'argent, le maudit argent, fascina encore une fois ses yeux, et de nouveau il explora la gibecière. Pauvre barbier! il avait bien eu raison de dire qu'il était fou. Le roi, qui était sur ses gardes, le surprit derechef et derechef lui pardonna.

Cette comédie se renouvela quatre fois de suite, et les quatre fois Charles V, plein d'indulgence pour les faiblesses humaines, refusa de punir et même de renvoyer son barbier. Mais il avait raconté l'histoire : ses parents, ses amis, insistèrent pour que le barbier fût pendu. C'était le châtiment dont on punissait le vol domestique à cette époque. Du Guesclin menaça de couper le cou avec son grand sabre à cet infernal raseur, si peu reconnaissant des bontés qu'on avait pour lui. Mais Charles V défendit qu'on lui fît aucun mal. Il se contenta de le remplacer par un de ses collègues, moins accessible aux séductions de la gibecière.





IV

La dernière Fillette de Louis XI.



LOUIS XI.

« Qu'on aille me chercher Moutardon ! »

A cet ordre donné d'un ton sec, le capitaine des gardes Robert de la Hure, qui se tenait devant la porte, debout dans son armure d'ordonnance, s'inclina avec un bruit de ferraille et disparut incontinent. Après l'avoir suivi de l'œil, Louis XI se replongea dans la lecture d'une longue bande de papier, couverte de chiffres, qui paraissait l'intéresser vivement. Il suivait du doigt les lignes, comme un enfant qui a peur de se tromper, et de temps en temps sa figure chafouine se plissait dans une grimace qui la faisait paraître encore plus ridée et plus vieille qu'elle n'était en réalité. A la fin de la page, il repoussa d'un geste d'humeur le papier, qui tomba par terre, et s'écria, poursuivant une idée qu'il mâchait et remâ-

chait depuis quelques minutes comme une noix trop dure :

« Moutardon me trompe! Cet odieux menuisier veut me faire prendre des vessies pour des lanternes et du mauvais sapin pour de l'excellent bois de chêne. Je dis et je redis que Moutardon me trompe! Mais, Pâques-Dieu! il n'en sera pas le bon marchand. Je ferai plutôt des copeaux avec sa chair. Le traître! moi qui croyais à son honnêteté! On abusera de ma candeur jusqu'à mon dernier soupir. Et quel compte! il n'a pas oublié un clou, le misérable! Ah! on dit « mémoire d'apothicaire », et il est bien vrai que les apothicaires sont d'affreux brigands; mais les menuisiers, Pâques-Dieu, les menuisiers! »

Louis XI s'interrompit pour envoyer un coup de pied au mémoire qui traînait près de sa table, le manqua et se frotta quelques instants la jambe, avec la crainte de s'être luxé un tendon; puis il reprit, l'air plus soupçonneux que jamais et en grommelant entre ses vieilles lèvres flétries :

« Et ce Moutardon ose encore m'envoyer sa note sans que mon trésorier la lui ait réclamée! A moi, le Roi! Monsieur Moutardon est pressé d'argent : il a, dit-il, des paiements à faire, une femme à nourrir, six petites filles à habiller. Pâques-Dieu! en voilà des raisons! Eh bien, et moi, est-ce que je n'en ai pas des paiements à faire, une artillerie à remplacer, des forteresses à reconstruire, des barons à enfermer solidement pour qu'ils ne puissent pas nuire à l'État? La France, c'est ma femme, c'est ma fille. Je peux bien pour elle faire attendre Moutardon. »

En parlant ainsi, il montrait le poing à un ennemi imaginaire.

« A qui en aviez-vous donc, Sire? dit tout à coup à

ses côtés une voix gouailleuse. Ce n'est pas au Téméraire, je suppose : il est maintenant tranquille pour longtemps, votre excellent cousin. »

Louis XI avait tressailli à cette apostrophe inattendue, mais il se remit tout de suite en reconnaissant son interlocuteur, qui n'était autre que Moutardon. Le menuisier était un homme d'une cinquantaine d'années, aussi gras que le roi était maigre, l'air calme, rassis et légèrement goguenard comme il sied à un vrai Tourangeau; il avait ôté son chaperon et croisait ses deux mains sur son ventre dans une attitude plutôt familière.

« Ah! c'est toi, Moutardon? dit le roi, qui ne se dérida pas à la saillie de son menuisier ordinaire. Je t'ai fait venir pour....

— Pour me régler mon mémoire », interrompit le menuisier qui vivait à l'ordinaire sur un certain pied d'intimité avec le roi.

Louis XI aimait les petites gens et leur permettait avec sa royale personne des libertés qu'il eût sévèrement réprimées chez les autres. Mais, ce jour-là, Sa Majesté ne se dérida pas et l'expression chagrine, presque cruelle, de sa figure aurait fait reculer tout autre que le joyeux menuisier.

Moutardon ne se démonta pas pour si peu et, avisant le mémoire qui traînait par terre, il le ramassa, souffla dessus pour en enlever la poussière, passa l'ongle à plusieurs reprises sur quelques plis qui s'y étaient formés et fit toutes sortes de singeries qui n'eurent pas le don cette fois de détendre les traits de son auguste compère.

« Assez de sottises, monsieur! dit Louis XI d'une voix creuse, vous ne me donnerez pas le change et nous avons plus d'un compte à régler ensemble. »



MOUTARDON DEVANT LE ROI

Moutardon ôta respectueusement deux longs clous qu'il gardait entre les dents par habitude professionnelle, se frotta les mains à son tablier de lustrine et prit l'air résigné d'un homme qui n'a pas de parapluie et qui va recevoir une averse.

« Sire, dit-il, je vous écoute : je ne suis plus qu'une paire d'oreilles.

— En effet, fit le roi qui ne pouvait s'empêcher de rire aux plaisanteries de son farceur favori, elles sont assez grandes pour servir de plat à barbe à maître Olivier le Daim.

— Je les tiens de mes nobles aïeux, n'en déplaise à Votre Majesté...

— Comment un maraud comme toi ose-t-il parler de ses aïeux?

— Sire, dit le menuisier en se redressant, les Moutardon sont de souche ancienne et qui fut toujours respectable. Il y a eu des Moutardon aux croisades.

— Oh! si tu remontes si loin...

— Je sais bien ce que vous allez me dire. Il n'y avait pas de Moutardon à la première croisade. Ça, pour être juste, il faut l'avouer; mais après, Sire, après! nous n'en avons pas raté une. Savez-vous que mon arrière-trisaïeul, Agénor Moutardon, fut chargé par le roi Louis VII de l'entreprise des cercueils dans la seconde croisade?

— Il a dû avoir de la besogne, fit observer le roi.

— Il l'a faite avec conscience. Aucun de ses clients ne s'est plaint.

— Je le crois, dit le roi. Mais tu ne vas pas me promener aujourd'hui dans ta galerie d'ancêtres.

— A Dieu ne plaise, Sire! Je voulais dire simplement que les Moutardon ne sont pas de basse lignée.

Cette entreprise d'Agénor fut le début de la prospérité de notre famille. Mon trisaïeul Hippolyte, qu'on appelait le Frisé, acheta le clos Moutardon où le bon roi Louis IX, qui était un tantinet gourmand (c'était son seul péché, le saint homme!), est venu plus d'une fois manger nos prunes de Damas.

— Je les connais, dit Louis XI, qui, au moins sur ce point spécial, ressemblait à son vénérable prédécesseur.

— Enfin mon bisaïeul Moutardon, qui fut baptisé Polycarpe parce qu'il était né le jour de la fête de ce saint martyr, Polycarpe Moutardon était très estimé du grand roi Charles V, et notre héroïque connétable Bertrand Duguesclin lui emprunta en plusieurs fois septante-sept livres tournois qu'il ne lui a jamais rendues.

— Tout cela est bel et bon, mon ami, et je vois que vous avez de belles relations dans votre famille, mais en quoi les Moutardon défunts, si nobles qu'on les suppose, empêchent-ils que le Moutardon actuel, menuisier ordinaire et extraordinaire du roi, soit un fripon?

— Oh! Sire, le mot est un peu fort.

— Il est juste, dit le roi dont le mot claqua sec et fit presque pâlir Moutardon, malgré la bonne dose d'insouciance qu'il avait en réserve. Parlons peu, mais parlons bien, mon gros compère. Si vieille que soit ma peau, je n'aime pas qu'on m'écorche et je vais soumettre ce petit mémoire à ma Chambre des Comptes en la priant de chausser ses meilleures lunettes pour le tirer au clair.

— Tout de suite les gros mots et les grandes résolutions! dit Moutardon avec un geste de découragement. Est-ce qu'entre honnêtes gens il n'est pas

facile de s'entendre? En conscience, je ne vous ai pas surfait d'un denier et ce que je vous donne est toujours trop bon; ça ne s'use pas : je gâche le métier, quoi! Vous riez?

— Non, je ne ris pas, dit Louis XI qui gardait un sérieux inquiétant.

— Voyons, la potence que je vous ai livrée il y a trois mois et que vous avez fait dresser devant la grande porte du Plessis, est-ce qu'elle a bougé d'une ligne depuis ce temps-là? Et pourtant, sans reproche, elle n'a pas chômé, la mâtine. Vous y avez fait accrocher quatre-vingt-sept malandrins — je les ai comptés — dont le dernier était gros comme un double muid. A-t-elle fléchi, ma potence, a-t-elle fléchi? Non, elle est saine comme mon œil et solide au poste comme Votre Majesté.

— La potence est bonne, dit Louis XI en se passant la langue sur les lèvres comme un chat qui vient de dîner.

— Eh bien, alors?

— Alors, ce n'est pas de la potence qu'il s'agit à cette heure. Mon bon ami, tu fais de la poussière autour de moi avec tes paroles pour m'étourdir et m'empêcher de voir clair. Mais en toi-même tu sais parfaitement que ta cause est détestable. Il ne s'agit pas de ta potence, où je devrais bien accrocher ta carcasse, mais de la dernière cage que tu m'as faite et que tu as placée toi-même, la semaine dernière, dans le souterrain n° 227, au-dessous des douves, pendant que j'étais à Paris pour le bien de l'État. Et c'est toujours ainsi, ajouta-t-il amèrement. On nous pille, on nous vole pendant que nous épuisons le reste de nos misérables forces au service de notre pays. Mais cette fois-ci il n'en sera pas comme des

autres et je tirerai satisfaction du coupable. Suis-moi!

— Où donc, Sire? » s'écria Moutardon qui cette fois ne riait plus et n'avait pas d'ailleurs la conscience absolument nette au sujet de la cage en question.

Il avait, en effet, un peu bousillé l'ouvrage et triché sur la qualité de la marchandise, contrairement à ses habitudes, disons-le hautement à la gloire de la maison Moutardon. Par un contre-coup naturel il avait augmenté ses prix, voulant donner une robe neuve à chacune de ses petites-filles et comptant bien que le roi, dont les facultés baissaient à vue d'œil (il avait alors cinquante-neuf ans), n'y ferait pas autrement attention.

Fatale erreur, ô Moutardon! Le vieux renard, à mesure que les infirmités lui liaient les membres en lui laissant le cerveau intact, devenait plus défiant, plus tracassier et plus tâtillon.

Malgré les conseils de son médecin, le docteur Jacques Coictier, le roi persistait à tout voir par lui-même et c'est les jambes tremblantes, le chef branlant, le corps tout entier secoué par la maladie, mais maintenu debout par une implacable volonté, qu'il se leva de son siège. Il refusa le bras que lui offrait Moutardon, souleva le rideau qui servait de porte à l'appartement et appela La Hure. Celui-ci quitta aussitôt la posture de héron en sentinelle qu'il gardait en tout temps dans un coin de l'antichambre et accourut, faisant sonner sa carapace.

« La clef du 227 », commanda le roi.

Il y avait là d'innombrables trousseaux de clefs, la plupart énormes, pendues à des clous dans l'anti-

chambre et ornées soigneusement par la main même du vieux roi de fiches indicatrices. C'était sa distraction, quand il était de loisir, de se faire apporter chacune de ces clefs, de les frotter comme il eût fait pour sa vaisselle d'or ou d'argent, de les faire reluire, de les tourner et retourner entre ses vieilles mains parcheminées, de leur parler et de les écouter comme si chacune, animée d'un pouvoir magique, eût été à même de lui raconter les lugubres histoires dont elle avait été le témoin. La Hure, qui n'avait pas tant d'imagination, ne voyait dans une clef qu'un morceau de fer bon à fermer ou à ouvrir une porte; avec le flair sûr d'un limier, il tomba tout de suite sur le numéro demandé et le tendit à son gracieux souverain. Mais, comme il s'apprêtait à suivre le roi, celui-ci le retint.

« Inutile, dit-il, je connais le chemin. »

L'honnête figure bornée de La Hure rayonna de joie et Louis XI, auquel rien n'échappait, lui lança un regard de défiance. Est-ce que La Hure lui-même commençait à se dégoûter du métier de geôlier? Mais le roi se trompait, et de pareilles pensées n'avaient jamais traversé, même en songe, le cerveau candide du capitaine des gardes. Il dit à Moutardon à demi-voix :

« Ne retenez pas Sa Majesté trop longtemps dans les caves. Il y a tellement d'humidité que mon armure est toute rouillée quand je remonte. Il m'a fallu l'autre semaine plus de deux jours pour la faire reluire. »

Brave La Hure! Louis XI, qui l'entendit, se reprocha d'avoir douté de son innocence.

« Pendant que Moutardon et moi, dit-il, nous allons faire en bas une petite promenade de santé,

pousse donc jusqu'au clos Moutardon. Tu préviendras ma commère, Mme Nicole Moutardon, que son mari ne rentrera pas ce soir à cinq heures pour dîner. Je l'invite à ma table. »

A cette annonce, faite sur un ton sarcastique qui n'était que trop familier à Louis XI, le gros nez fleuri et bulbeux de Moutardon n'eut pas toute la joie qu'un pareil honneur aurait dû lui faire éprouver, et il s'allongea sensiblement, pendant que son propriétaire, une chandelle au poing, prenait avec le roi le chemin du souterrain n° 227. Jusqu'au soussol la descente fut facile et le chemin relativement aisé; mais, quand on arriva aux régions souterraines, les degrés en pierre, étroits et serrés, semblaient s'enrouler autour d'une vis sans fin; l'atmosphère plus humide tombait en nappes de fraîcheur sur les épaules des deux hommes et Louis XI, pour ne pas tousser, s'enveloppait frileusement dans la fourrure à bon marché qui ne le quittait guère. Moutardon, lui, sous son vêtement de toile, grelottait de froid et un peu aussi de peur. Sa grosse gaîté communicative d'en haut, qui se réchauffait au soleil et au bon vin, se glaçait peu à peu dans la descente et était insensiblement remplacée par une sourde irritation contre ce vieux monarque à demi mort, qui retrouvait un reste de vie pour discuter sa note et enlever le pain de la bouche du pauvre monde.

D'ailleurs, il y avait vraiment de bonnes raisons pour que Moutardon ne fût pas pétillant à ce moment-là. L'obscurité du lieu, à peine éclaircie par la lueur jaunâtre du suif que portait le menuisier, les plaintes vagues qui semblaient à chaque étage sortir de l'ombre, les bruits de chaînes qui s'agitaient derrière les portes et que le roi n'avait pas

l'air d'entendre, tout cela avait fini par exciter les nerfs, à l'ordinaire plus solides, de Moutardon.

Enfin, à force de tourner, de glisser sur les marches, d'essuyer les murs gluants et de renifler l'odeur d'eau croupie et de charognes en décomposition qui venait du voisinage des douves, on arriva à destination. Le souterrain qui portait le n° 227 était le plus profond des cachots de Plessis-lès-Tours : il était situé à trois étages au-dessous du rez-de-chaussée, un peu plus bas même que l'eau des fossés, et il était tellement marécageux que jusque-là Louis XI avait hésité à s'en servir. Mais, la place manquant à la justice royale, il avait bien fallu meubler ce nouvel appartement où le vin le plus ordinaire n'aurait pas voulu être condamné à rester en bouteilles.

Avant d'ouvrir la porte, épaisse d'une coudée et bardée de lames de fer transversales que la rouille dévorait, Louis XI, de son doigt sec, la fit sonner avec satisfaction.

« Elle est en vrai chêne, celle-là, Moutardon, en cœur de chêne; aussi bien ce n'est pas toi qui en es le père. C'est Taillebois qui l'a faite, tu sais, Taillebois, ton concurrent de la rue de l'Outarde-Grise. Voilà un menuisier consciencieux, Taillebois! »

Tout heureux de cette nouvelle méchanceté, le roi se mit à rire tout seul, d'un petit rire aigrelet et agaçant. Précisément parce que Moutardon était presque toujours gai, il lui plaisait de le rendre triste, et il n'avait pas son pareil, quand il voulait torturer les gens, pour enfoncer son poignard au bon endroit. Quand il vit que Moutardon ne répondait rien, il fut assuré d'avoir frappé juste et fut tout heureux. Après quoi, comme il était méticuleux par

tempérament et circonspect par vieillesse, à la lueur du suif que tenait le menuisier, il examina longuement la clef, la frotta contre le parement de sa fourrure pour en essuyer la poussière, chercha d'une main tremblante et d'un œil un peu trouble le trou de la serrure et finit par ouvrir.

Une bouffée d'air méphitique vint frapper les deux hommes au visage. Mais Louis XI n'y fit pas autrement attention. Il était tout à la joie de cette promenade dans les bas-fonds de son royaume. A plusieurs reprises il frappa du pied le sol et toussa du fond de sa fourrure pour éprouver la sonorité de la voûte.

« Hein! dit-il, comme c'est construit, tout en pierres de taille, et ajusté! Pas un joint entre les pierres. Ah! ce sont des artistes qui ont fait ce chef-d'œuvre, mais aussi comme je les ai surveillés! C'était au temps où mon frère, le duc de Guyenne, me faisait des misères... »

« Pauvre homme! » pensa ironiquement Moutardon.

« Oui, continua Louis XI qui, comme tous les vieillards, aimait à se raconter, il n'était pas gentil avec moi. Je me consolais en faisant bâtir comme un bon propriétaire. Sans cette distraction je crois que je serais devenu fou... C'est spacieux, ici, ajouta-t-il avec complaisance. Et quel appartement agréable! Pas de bruit, pas de fumée, pas d'enfants, pas de chiens, pas de voisins. C'est un rêve.

— Oui, c'est assez gai », murmura Moutardon qui ne put s'empêcher d'ajouter en lui-même :

« Pouah! le sinistre vieillard! Est-il possible, si près de la tombe, de plaisanter avec autant de férocité! »

Sous l'influence de ces voûtes qui distillaient une humidité malsaine, Moutardon passait à l'opposition. Il y avait bien aussi dans son cas un peu de préoccupation personnelle, sans parler de l'allusion à Taillebois qui l'avait fortement blessé.

Louis XI, qui pardonnait facilement aux autres les méchancetés qu'il leur disait, était à cent lieues de deviner ce qui se passait à l'intérieur de Moutardon. Il se promenait d'un air gaillard dans l'étroit caveau et sifflait un air de chasse en frottant ses mains sèches l'une contre l'autre.

« Prends ta toise, mon compère, dit-il, et approche la chandelle pour qu'on puisse voir ton chef-d'œuvre. Voilà donc ma fillette! dit-il en regardant la cage qui occupait un enfoncement à gauche du souterrain; ma dernière fillette sans doute, fit-il avec un soupir douloureux, car je suis malade, Moutardon, bien malade, une anatomie ambulante, comme dit Coictier.

— Sans doute, Sire, se hâta de dire le menuisier, votre médecin sait mieux que personne quel est votre état et vous vous rappelez qu'il vous a défendu de descendre ici.

— C'est bien là-dessus que tu avais compté pour me voler impunément! s'écria Louis XI, et une lueur de colère passa dans ses yeux jaunes.

— Mais...

— Tiens ta langue et occupe-toi de ta santé. Elle est plus en danger que la mienne. »

Après avoir contemplé longuement la cage, qui avait bonne apparence et qui aurait été un merveilleux palais... pour lapins et autres animaux de petite taille, Louis XI déroula la longue bande de papier sur laquelle Moutardon avait couché sa

facture et, d'une voix nasillarde, lut ce qui suit, à la



« VOILA DONC MA FILLETTE ! » DIT-IL EN REGARDANT LA CAGE.

lueur tremblotante et blafarde du suif qui faisait danser son ombre sur la muraille :

Louis le onzième, roi de France
en son château de Plessis-lès-Tours
Doit à Moutardon, menuisier ordinaire
de Sa Majesté,
à Tours en Touraine,
dans la rue des Trois-Miteux,
près du Cul-de-Sac de l'Échaudé,
En face de la fontaine où il y a un ours de pierre
qui boit une bouteille de vin,
Lieudit Clos-Moutardon

« A la bonne heure! dit le prince, voilà une adresse congrûment rédigée : mon ami La Hure saura où te prendre quand il aura besoin de toi. »

Il lui coula de côté un regard doucereux et félin qui laissa le menuisier perplexe. S'amusait-il de lui comme d'une souris ou fallait-il craindre décidément une de ces sautes d'humeur, si fréquentes chez le vieux monarque et qui aboutissaient toujours à quelque supplice inédit? Satisfait d'avoir encore une fois inquiété son compère, Louis XI continua, du ton et de l'air d'un vieil huissier râpé qui fait une saisie de mobilier chez un pauvre miséreux.

SAVOIR :

1° *Un bahut de voyage, couvert de cuir cordouan, avec moult clous d'or et une serrure en fer forgé, curieusement adornée de figures de saints et de saintes bien plaisantes à regarder... 122 livres tournois.*

« C'est au plus juste prix, dit Moutardon.

— C'est possible, répliqua le roi, mais ce bahut de voyage a été fait pour ma fille, Mme de Beaujeu : elle a un mari, il paiera. Je biffe l'article. »

2° *Une petite potence en bois de charme, avec représentation en bois verni du bourreau, de ses aides, du confesseur et du patient, pour la délectation et amusement de Mgr le Dauphin de France, 25 l. t. 2 s. 8 d.*

Plus un jeu de cordelettes tressées pour serrer le cou du patient, 10 s. 3 d.

« C'est cher, dit Louis XI, mais voilà un jouet utile. On ne saurait trop tôt apprendre à cet enfant les secrets du gouvernement de l'État. Passons. »

3° *Une cage (ah! ah! nous y voilà!) en bois de chêne de deux toises quatre pieds deux pouces de longueur sur*

une toise de largeur et quatre pieds un pouce de hauteur, 196 l. t. 5 s. 6 d.

« Oh! le bourreau! il m'écorche vif. 196 livres 5 sous 6 deniers, et pour du sapin encore!

— Du chêne, affirma Moutardon, du vrai chêne français, du chêne naturel et national pris directement par maître Pesquidoux, mon compère, dans la forêt de Loches, apporté par l'Indre à la Loire et de là à Tours où il est au sec dans mes magasins du clos Moutardon depuis trois ans.

— Et moi, s'écria le roi, je te dis que c'est du sapin, du mauvais sapin, poussé dans les sables de la Brenne et amené par ton Pesquidoux à Tours où une main habile, la tienne, Moutardon, l'a transformé en chêne authentique, parce que tu comptais sur mon âge et mes infirmités pour m'empêcher d'y aller voir. Tu ne connais pas ton roi, Moutardon.

— Si, répliqua le menuisier, décidé à payer de toupet jusqu'au bout. Je connais mon roi et je sais que c'est le plus grand monarque de la terre. Mais je sais aussi que son métier n'est pas le mien. Avez-vous la science infuse, Sire? Savez-vous seulement ce que c'est qu'une plinthe? Non, n'est-ce pas? Eh bien, une plinthe, Sire, c'est cette tablette carrée en bois que je touche en ce moment du pied et sur laquelle repose le meuble. Voilà ce que nous autres menuisiers nous appelons une plinthe.

— Eh! que m'importe ta plinthe! Laisse-moi tranquille avec ton jargon.

— Et une lambourde, Sire, savez-vous ce que c'est une lambourde? Eh bien, une lambourde c'est une pièce de bois sur laquelle on fait reposer les lames du parquet. Voilà ce que nous autres menuisiers nous appelons une lambourde.

— Compère, dit Louis XI, tu parles trop : donc tu as tort. Passe-moi la toise, je veux prendre les mesures moi-même. »

Armé de la toise, le roi vérifia soigneusement la longueur et la hauteur de la cage, en se reportant à chaque instant aux indications du mémoire. Moutardon le regardait faire, passablement inquiet de ce qui allait se passer. Quand le Roi eut bien vu, comparé, vérifié, grommelé, il se mit à genoux et entra à quatre pattes dans la cage dont il fit le tour en flairant chaque clou. Il avait toujours été tâtillon et minutieux, mais ces défauts avec l'âge s'étaient exaspérés jusqu'à la manie.

Quand le roi eut achevé son inspection, avec le sans-gêne et l'oubli de toute étiquette qui lui étaient habituels, il s'assit tranquillement dans l'intérieur de la cage comme s'il s'apprêtait à y passer son existence et se mit encore à rire, de ce même rire sec, nerveux et agaçant qui déplaisait si fort à Moutardon. Son vieux cœur passionné et vindicatif se gonflait de joie, au souvenir de tous ceux de ses ennemis qui avaient tâté ou tâtaient encore d'une cage semblable. Mais Louis XI n'oubliait pas ce qu'il était venu faire : après quelques secondes données à cette jubilation intérieure, il reporta les yeux sur Moutardon qui se tenait mélancoliquement devant la porte de la cage, la chandelle à la main, et la vue de ce gras homme réjoui, enfin triste, fit du bien à Louis XI. Il s'amusa à le dévisager sans mot dire pour augmenter ses angoisses, puis, avec une grimace de plaisir, il tira de la poche de son vieux pourpoint de cuir une sorte de serpette de vigneron.

« Nous allons voir, dit-il, nous allons voir. »

Avec cette serpette il gratta soigneusement la

peinture encore fraîche dont on avait revêtu le bois.

« C'est du brou de noix, Moutardon, c'est du brou de noix. Je ne sais pas ce que c'est qu'une plinthe ni qu'une lambourde, mais je connais le brou de noix...

— C'est Taillebois qui vous a renseigné ? répondit Moutardon d'un ton bourru.

— Peut-être, peut-être. En attendant, voyons ce bois... »

D'un coup de serpette, il entama l'un des barreaux.

« Tiens ! tiens ! tiens ! dit-il, je crois que j'avais raison. »

Moutardon ne s'approcha même pas pour voir. Il savait bien à quoi s'en tenir. Hélas ! le fait n'était que trop évident : le prétendu chêne national, facturé impudemment 196 l. t. 5 s. 6 d., n'était que du vulgaire sapin. Le hennin de Mme Moutardon et les robes des six petites filles allaient coûter cher à l'infortuné menuisier.

« Je te ferai pendre, Moutardon », dit Louis XI.

Il était difficile, en temps ordinaire, d'exaspérer Moutardon ; mais enfin la patience d'un menuisier tourangeau qui tient à son cou a des limites. Depuis un moment, le pauvre homme, énervé, ahuri, épouvanté, sentant au surplus qu'il s'était mis dans son tort et qu'il y avait des fautes que Louis XI ne pardonnait pas, jouait machinalement avec la porte de la cage. Le roi, accroupi dans l'intérieur et occupé à taillader l'un après l'autre les barreaux de la cage, ne pensait même pas que cet homme qu'il menaçait pût être dangereux.

« Encore un, dit-il, encore un autre. Quoi ! les montants de la cage aussi, et la plinthe également ! Moutardon, je te ferai pendre ! »

Il y avait trop de glands humains suspendus aux arbres qui entouraient Plessis-lès-Tours pour que le menuisier prît cette parole de son royal maître pour une simple plaisanterie ! Il eut peur, le sang lui monta au cerveau et sa main tourmenta plus fébrilement la porte. Il pensait à sa femme qui ne le verrait pas revenir le soir et qui n'aurait pas son hennin, à ses six petites filles dont la dernière, Odette, était si mignonne, à son clos où les prunes de Damas étaient si savoureuses, à une feuillette de vin de Vouvray qu'il devait mettre en bouteilles le lendemain, à toute cette bonne existence qui lui plaisait si fort et qu'il faudrait bientôt quitter. Et justement, au moment où il aurait dû parler pour se défendre, trouver un bon mot pour faire rire le roi, une bonne plaisanterie bien grasse pour lui chatouiller la rate, il était incapable d'articuler le moindre son et se tenait funèbre et taciturne devant la monarque que ce silence même exaspérait. Si bien que Louis XI, qui ne savait pas lui-même si sa première menace était sérieuse, finit par se fâcher réellement et, poussé par l'envie d'arracher une parole, fût-ce de rage et de désespoir, à Moutardon, il répéta en ricanant :

« Je te ferai pendre, Moutardon, je te ferai pendre ! Mais ta potence, pour faire honneur à ton gros ventre, sera en chêne et non en sapin. Tu t'y connais : tu sauras faire la différence. Pense à ton salut, compère, il n'est que temps, pense à ton salut.

— Pense d'abord au tien », hurla Moutardon en jetant la chandelle à terre et en lançant la porte à toute volée sur la cage.

Le ressort joua et la porte se referma avec un claquement sec sur le roi qui s'apprêtait à sortir et qui fut rejeté violemment au fond par le choc. Louis XI

était pris au piège comme un vulgaire renard.

En un clin d'œil, Moutardon aperçut l'énormité de son crime. L'image d'une potence où son corps se balançait passa devant ses yeux hagards, et, ivre de terreur, il bondit vers l'escalier, tira fortement à lui la porte du cachot et tourna deux fois la clef dans la serrure. Tout cela fut fait dans une sorte de rêve halluciné où la peur lui donnait une force et une agilité extraordinaires. Une seconde après, sans qu'il sût comment, il avait grimpé l'escalier, remettait la clef au clou où La Hure l'avait prise et courait comme un fou vers le Cher pour s'y noyer.

Dans le souterrain, le bruit de ses pas retentit une seconde à peine, la chandelle qu'il avait jetée s'éteignit et le caveau silencieux s'emplit de ténèbres. Horreur! le roi était là, dans un coin de la cage, si accablé par la soudaineté de l'aventure qu'il respirait à peine. Chétif et ramassé dans son angle, il tremblait de tous ses membres. Les quelques vieilles dents qui lui restaient claquaient convulsivement dans sa mâchoire : il avait peur, affreusement peur, effroyablement et inéluctablement peur. Lui, le roi, le maître, l'oint couronné du Seigneur, le fils aîné de l'Eglise, il allait mourir là, oublié de tous, perdu à cinquante pieds au-dessous du sol dans un souterrain où nul ne s'aviserait de le chercher, et son imagination malade lui représenta la découverte de son cadavre bien des siècles peut-être après, quand on démolirait le château. Louis XI n'avait pas peur de la mort pour les autres, il la craignait grandement pour lui-même. L'instinct lui mit aux lèvres une prière, mais sa gorge, serrée par l'angoisse, se refusait à laisser passer les mots et il continua à trembler comme un malade, sans bouger de la place où

l'avait jeté le premier saisissement de la peur.

Puis, peu à peu, chez ce vieillard affaibli par l'âge, mais où la volonté survivait encore, le désir de vivre éclata avec une sorte d'intensité folle. Il bondit de son coin sur les barreaux dont il avait dit tant de mal et les secoua de toute la force de ses vieux muscles usés et détendus. Ils bougèrent à peine. Il se rappela son couteau, le chercha fiévreusement sur le sol et n'y rencontra que de la boue mêlée à des corps visqueux de limaces qui lui arrachèrent un cri de dégoût et d'horreur. Il se cramponna à la porte et la tira à lui avec violence. Le ressort ne bougea pas. Il revint aux barreaux, les secoua désespérément, essaya de les ébranler à coups d'épaules, de les déchiqueter avec ses ongles, de les mordre avec ses dents. Peine inutile : ils résistaient comme du vrai chêne.

Et d'ailleurs, à quoi lui eût servi de sortir de la cage! la porte d'entrée, si épaisse, si soigneusement bardée de fer, était fermée à triple tour. Cette pensée l'accabla : la gorge sèche, le sang aux tempes, il se laissa tomber sur le sol dans un affaissement comateux qui dura plus d'une heure. Il n'avait plus qu'une pensée, une seule, qui lui tenaillait le crâne : il allait rester là toute sa vie, là, dans cet horrible séjour des ténèbres, de solitude et d'angoisse. Mais ce qui peint bien en même temps l'homme qu'il était, inébranlable dans ses haines et implacable dans ses vengeances, il n'eut pas un instant l'idée de s'apitoyer sur les victimes auxquelles il avait infligé l'horreur d'un pareil supplice. Rester là! mourir! mourir! mourir! Il balbutiait ces mots comme un enfant et avait envie de pleurer. Tout à coup, — dernier effort d'une nature vivace et

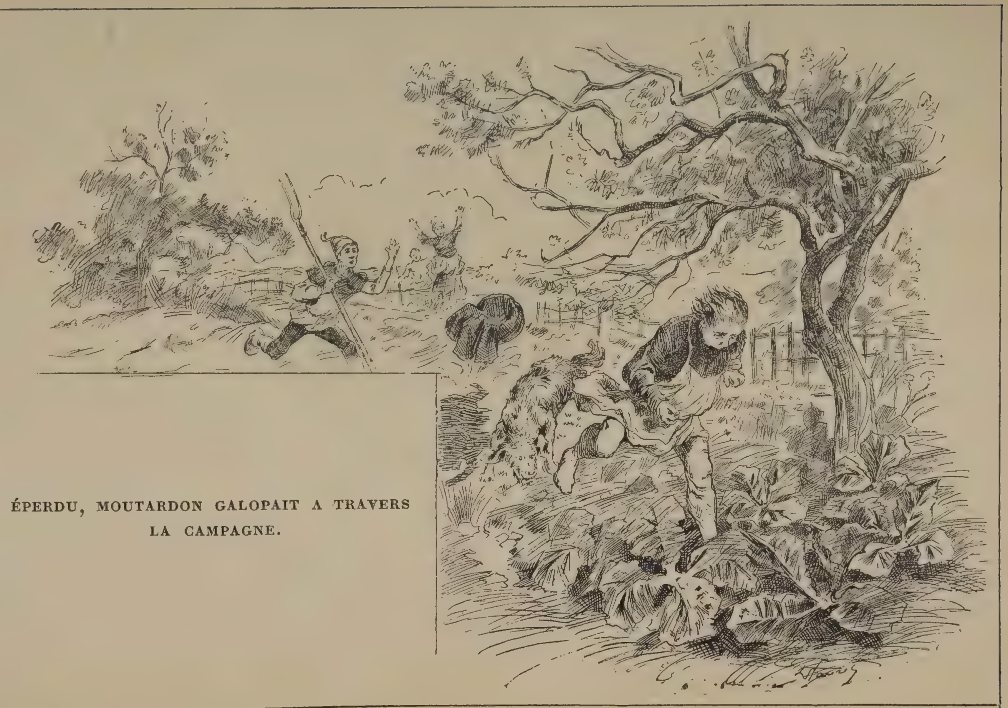
indomptable malgré tout, — un nouveau sursaut de rage le remit brusquement sur pied, mais, au moment où il se dressait de toute sa hauteur, sa tête heurta la partie supérieure de la cage qui avait tout juste quatre pieds d'élévation, et la violence du choc fut telle qu'il perdit connaissance.

II

Éperdu, Moutardon galopait à travers la campagne. « Arrête! Arrête! » criaient les paysans qui travaillaient à leurs vignes et dont il dévastait les propriétés avec le sans-gêne d'un sanglier qui va faire un malheur. Mais ce cri justement donnait des ailes au menuisier. Il avait déjà semé en route son chaperon; un de ses souliers le quitta bientôt; l'autre ne le suivait que par un reste d'habitude. Mais c'étaient là de petits détails dont n'avait cure Moutardon. Ce grand criminel d'État, qui en une seconde d'égarement avait dépassé les forfaits des plus grands coupables, galopait toujours, fonçant droit devant lui du côté du Cher, écrasant sans pitié les choux que pourtant il aimait beaucoup, surtout dans la soupe, se cabossant aux noyers, rebondissant de là sur les échalas et tripotant désespérément dans la terre grasse et visqueuse de la riche Touraine. De temps en temps il s'arrêtait pour souffler, pressait entre ses mains sa pauvre tête et poussait un rire sauvage à l'idée de Louis XI bouclé comme un simple La Balue dans une cage à cinquante pieds sous terre; puis, ressaisi soudain par l'énormité de son forfait, pressé d'en finir avec la vie, il repartait de plus belle, misérable et désespéré sous le soleil de septembre qui enveloppait toute la nature et

mettait au cœur de tous les hommes le désir de vivre.

Une ligne d'eau qui miroitait derrière les saules fit enfin pousser un cri de délivrance à l'infortuné Moutardon. D'un bond il fut sur la rive; un autre le jeta dans l'eau. Plouf! il y tomba lourdement, comme un paquet sans âme et sans résistance; l'eau noya ses yeux, bourdonna dans ses oreilles, et sans le moindre effort, même instinctif, son quasi-cadavre toucha le sable du fond et, se relevant ensuite pour remonter, prit naturellement le fil du courant. Tout cela s'était fait si vite que Moutardon percevait encore distinctement tous les bruits du dehors. Des hommes criaient sur la rive; une voix qu'il connaissait, sans pouvoir dire à qui elle appartenait, donnait des ordres secs et brefs; on détachait la chaîne d'un bateau et une paire de rames frappait l'eau. A ce moment, Moutardon, qui commençait à perdre l'esprit, sentit un corps dur, quelque chose comme du fer, qui lui heurtait violemment le crâne; ce même objet, qui ressemblait à un crochet, après lui avoir balafré la joue gauche dans toute sa longueur, s'inséra adroitement entre son cou et son vêtement de dessous, et Moutardon, tiré sans douceur mais non sans charme de la rivière, émergea ruisselant d'eau, déjà verdâtre, pour revenir à lui sur la berge au milieu de hoquets convulsifs et de nausées. Des figures bourrues se penchaient sur lui; il entendait des paroles qu'il ne pouvait comprendre; mais peu à peu sa respiration devint plus régulière, la couleur de la vie reparut à ses joues, et quand il ouvrit les yeux pour revoir la douce lumière du jour, il aperçut entre le soleil et lui Robert de la Hure en personne qui revenait avec sa suite du clos Moutardon où l'avait envoyé Louis XI.



ÉPERDU, MOUTARDON GALOPAIT A TRAVERS LA CAMPAGNE.

A cet instant difficile, qui n'aurait pas eu pitié de Moutardon, si durement puni pour une faute aussi vénielle que la confusion du sapin avec le chêne? Assis sur son séant, les cheveux noyés d'eau et l'air égaré, il regarda le Cher d'un air d'infinie détresse et souhaita encore une fois le repos dans ses ondes.

« Tout est découvert! » pensa-t-il. Mais il vit bientôt que rien dans les manières de La Hure n'autorisait cette supposition. Le capitaine des gardes avait l'air presque bienveillant; ses ordres étaient précis, un peu secs, comme il convient pour tenir les inférieurs à distance, mais ils semblaient inspirés par la plus pure humanité.

« Défaites-lui ses vêtements. Brûlez-lui sous le nez de la corne de cerf. »

Les hommes d'armes s'empressèrent et Moutardon pensa s'évanouir de nouveau à cette horrible odeur.

« Bassinez-lui les tempes avec du vinaigre. »

Deux vigoureux gaillards lui bassinèrent les tempes de manière à les faire éclater.

« Prenez-le par les pieds, commanda encore La Hure, et tenez-lui la tête en bas. Il rendra l'eau qu'il a prise. »

Il faillit surtout rendre l'âme. Quand on le mit sur sa base naturelle, après cette opération que l'usage imposait en ce temps-là dans l'application des secours aux noyés, il tremblait comme un vieillard sur ses jambes; des centaines de mille de petites épingles lui traversaient les pieds. La Hure lui offrit son bras — quel homme aimable c'était, ce La Hure! sans le maudit accompagnement de ferraille dont il accentuait tous ses mouvements, il eût été parfait, — et, après avoir attendu quelques instants pour lui

donner le loisir de se remettre, il lui dit de sa voix la plus suave :

« Vous allez mieux maintenant, mon cher ami ? »

Son cher ami ! quel délicieux gendarme ! Moutardon n'en revenait pas.

« Oui, je vais mieux, dit-il, je vais mieux. »

La voix de Moutardon tremblait comme ses jambes et il lui semblait qu'une grande ficelle traversant son corps était tirée par une main invisible. Mais enfin il allait mieux.

« Vous avez vu la mort de près, fit remarquer le capitaine des gardes, qui avait les idées courtes, mais justes.

— Oui, répondit Moutardon, et sans vous... Ah ! je n'oublierai jamais votre nom dans mes prières.

— Merci, dit La Hure tout confus.

— Ni ma femme non plus.

— Ah ! je vous en prie.

— Ni mes six filles, naturellement.

— C'est trop, dit La Hure, c'est trop.

— Cela me fait penser qu'elles doivent être inquiètes, les pauvres femmes : je crois que je suis assez bien remis pour aller moi-même les rassurer.

— Êtes-vous vraiment en état de marcher ? demanda La Hure avec un intérêt affectueux, dont le menuisier fut vivement touché.

— Mais oui, répondit-il, mais oui, jugez-en plutôt par vous-même. »

Il fit quelques pas, de l'air gaillard d'un homme qui est resté trois semaines dans son lit et qui sort pour la première fois.

A cette vue, La Hure changea instantanément de physionomie ; il déposa le masque bonasse dont il avait couvert quelque temps sa figure plutôt rébar-

bative et, reprenant sa tête de bouledogue officiel :

« En ce cas-là, dit-il, au nom du roi, je vous arrête. »

Noyez-vous donc pour avoir au sortir de l'eau des surprises de ce genre-là ! Comment! ce La Hure qui venait de se donner les apparences d'un pur philanthrope n'était au fond qu'un argousin? Et quel argousin! Faisant les berges des fleuves pour arrêter les noyés. Triste métier et triste personnage! Moutardon ce jour-là en arriva à mépriser l'humanité. Il essaya cependant de protester, d'une voix encore enrouée par l'eau un peu trop fraîche du Cher. La Hure, qui avait lu dans ses yeux les secrets reproches qu'il venait de lui faire et qui tenait à dégager sa responsabilité, l'arrêta d'un geste en lui montrant un poteau tout près de là décoré d'une inscription :

« Lisez », dit-il.

Moutardon lut :

Au nom du Roi

Défense de se noyer dans le Cher. Tous les contrevenants au présent arrêté seront passibles des peines portées par la loi.

La Hure expliqua : le Cher est une rivière royale, Sa Majesté l'a réservée pour son usage personnel et celui des nombreux clients qu'elle expédie par eau jusqu'à la Loire. Tenez, en voici un qui passe, confortablement emmailloté dans un sac de cuir que j'ai préparé moi-même, ce matin.

En guise de conclusion, il ajouta, la main gantée de fer sur l'épaule du pauvre homme, tout transi dans ses vêtements encore mouillés :

« Suivez-moi. »

Moutardon suivit, accablé par tant d'émotions qu'il

en était devenu presque idiot. Le cortège s'achemina vers le château du Plessis. En tête marchait La Hure, bruyant et digne, bombant sa poitrine couverte de fer où le soleil allumait un feu d'artifice; venait



« LISEZ! » DIT LA HURE A MOUTARDON.

ensuite le menuisier, limoneux et éteint, qui buttait à chaque caillou rencontré par ses pieds nus. Il avait l'air d'un ivrogne qu'on mène au poste. Grand Dieu! si ses six filles et sa femme l'avaient aperçu dans cet état-là! Derrière marchaient des archers écossais qui riaient dans leur patois guttural des avaries subies par le gentleman étranger. De temps en temps l'un d'eux embarrassait adroitement le bout de sa lance dans les jambes de Moutardon pour le faire tomber plus sûrement. Ces messieurs, qui étaient payés pour rosser les Français, l'auraient fait

pour rien s'il l'eût fallu, tant ils aimaient le pays qui leur donnait si benoîtement le vivre et le couvert.

Enfin on atteignit les portes du château, qui s'ouvrirent toutes grandes devant La Hure, et, quelques instants après, on se retrouva dans l'antichambre que Moutardon ne connaissait que trop bien. Qu'allait-on faire de lui? Il ne s'en inquiétait plus guère, étant devenu entre les mains de la destinée un peu moins qu'une balle d'enfant à moitié vide de son. Comme le matin, il croisait encore ses mains sur son ventre; mais ses yeux vitreux et sa lèvre pendante disaient assez ce qu'il avait souffert. Le joyeux menuisier n'était plus qu'une loque humaine. Cependant son attention se réveilla quand il entendit La Hure dire tout désappointé, après inspection faite des clefs qui se trouvaient à leurs clous respectifs :

« C'est un fait exprès pour moi. Il n'y a pas de place, tout est plein comme un œuf. Au n° 1, il y a un évêque, au n° 2, un duc et un pair; le 3, le 4, le 5, le 6 et tous les autres jusqu'à 60, ce sont des prisonniers d'État au secret depuis dix ans. Ah! il n'y a rien, tout est pris, il y en a même qui en ont plus que leur compte : le 98 à lui tout seul en a 5 de trop. »

Une lueur d'espoir passa dans le cerveau de Moutardon : « Pas de place, on va peut-être me relâcher », mais La Hure était l'homme de la consigne, il furetait, furetait toujours, sans penser une minute à laisser aller son prisonnier. Enfin il tomba en arrêt sur la clef du 227 que Moutardon avait remise à sa place.

« Eh bien, mon gaillard, dit-il à Moutardon, vous en avez de la chance. Vous allez étrenner le 227, un

bon cachot tout neuf, de style moderne. Eh! que je suis bête! vous le connaissez mieux que moi, puisque c'est vous qui l'avez meublé.

— Non, non, cria désespérément Moutardon auquel l'imminence du danger rendait une partie de ses forces, non, non, pas le 227, un autre, si vous voulez, n'importe lequel, mais pas le 227! j'aime mieux mourir. »

Il s'était accroché à l'angle d'une crédence chargée de vaisselle et s'y cramponnait avec fureur. Trois vigoureux Écossais l'en détachèrent sans cérémonie.

« Enlevez-moi cet homme et plus vite que cela, dit La Hure. Pourvu que Sa Majesté n'ait pas entendu tout ce tapage! »

Mais Sa Majesté ne parut pas avoir entendu; en tout cas, elle ne sortit pas de son cabinet, comme le craignait le capitaine des gardes, et on se mit en devoir de descendre l'escalier en colimaçon qui menait à la maison de campagne réservée à Moutardon. Il essaya bien encore de faire quelque résistance, mais l'endroit n'était pas propice et, à chaque arrêt qu'il marquait dans la descente, l'archer qui le suivait lui décochait un coup de poing véritablement écossais qui accentuait sa dégringolade. C'est ainsi qu'on arriva au cachot n° 227. La Hure, après avoir admiré la porte en homme du métier, la fit ouvrir par un de ses soldats et à la lueur des torches il pénétra dans le sanctuaire où régnaient comme la première fois le silence et la nuit.

Sans s'attarder à de vaines paroles, il alla droit à la cage, et demeura stupide d'étonnement en constatant qu'il y avait déjà quelqu'un, représenté par une masse informe qui gisait sans mouvement dans un coin.

« Comment! Comment! dit-il, la place est prise? En voilà une histoire! »

Il essayait, mais vainement, de distinguer quelque chose entre les barreaux de la cage.

« Approche un peu, l'homme à la torche », dit-il.

Tous approchèrent : Moutardon seul resta sur le pas de la porte, regardant du côté de la fuite et méditant en son âme de fausser compagnie à l'honnête La Hure. Celui-ci écarquillait ses yeux, qu'il avait gros et ronds, sans y voir davantage.

« Holà! dit-il, une lance, que je caresse les flancs de ce truand qui a le front de dormir en notre compagnie. »

Il prit la lance qu'on lui tendit, et avec le manche caressa délicatement le prisonnier. Celui-ci, tiré tout à coup de son évanouissement, poussa un cri qui faillit coucher par terre d'étonnement le capitaine des gardes.

« Mais c'est la voix du Roi! s'écria-t-il. Oh! ce n'est pas possible. Voyons, comment le Roi serait-il ici? Ce truand ose imiter la voix de Sa Majesté : attends, je vais lui faire goûter encore une fois le bois de ma lance. »

Il piqua de nouveau avec entrain dans le paquet de vêtements affaissé au fond de la cage. Mais, cette fois, il n'y eut plus de doute : c'était bien le Roi; il criait d'une voix chevrotante et usée, d'une voix presque d'agonisant, mais qui était bien la sienne :

« A moi, La Hure! à moi, mes fidèles Écossais! »

Le Roi, Pâques-Dieu! c'était le Roi en personne claquemuré comme un vulgaire coupeur de bourses dans cet infâme cul de basse-fosse où personne ne se serait avisé d'aller le trouver.

La Hure n'en revenait pas : toutes ses conceptions

de gendarme sur l'ordre social et la place que chacun doit occuper dans le monde étaient renversées; il en demeurait tout abasourdi, sans songer seulement à secourir son souverain. Mais Louis XI le rappela au sentiment de la réalité. Le vieux roi plein de défiance attribuait d'autres causes à l'hésitation de La Hure et se demandait s'il n'y avait pas là un complot pour le délivrer du poids gênant de la couronne en faveur de son propre fils Charles ou peut-être même du duc d'Orléans. Aussi reprit-il d'un ton mielleux et caressant :

« Délivre-moi, La Hure, et je te fais chevalier de mon ordre de Saint-Michel; quant à ces braves soldats qui t'accompagnent, ils connaissent ma générosité. »

Un doute sérieux embruma la visage des Écossais. Louis, qui s'en aperçut, comprit qu'il fallait faire des offres réelles.

« Ils auront chacun un angelot d'or pour boire à ma santé. »

C'était là un langage que toute l'Écosse eût compris sans même entendre un mot de français.

Les Écossais poussèrent sous la voûte un *God save the King* si fougueux que les prisonniers voisins en tressaillirent dans leurs loges sans songer cependant à s'y associer. La Hure, encore honteux d'avoir hésité à secourir son roi, secouait la porte sans pouvoir l'ouvrir. Louis XI s'impatientait.

« Il faudrait Moutardon, dit-il d'une voix cassée et qu'on entendait à peine, il me faudrait mon bon Moutardon. »

Son aventure semblait lui avoir dérangé tout à fait la tête et il ne paraissait avoir gardé aucun souvenir de ce qui s'était passé entre le menuisier et lui.

Moutardon, qui avait déjà remonté plusieurs marches, soi-disant pour prendre l'air, fut obligé de redescendre. Quand il vit Louis XI et ce que quelques heures passées dans la fameuse cage avaient fait de lui, son bon cœur s'émut.

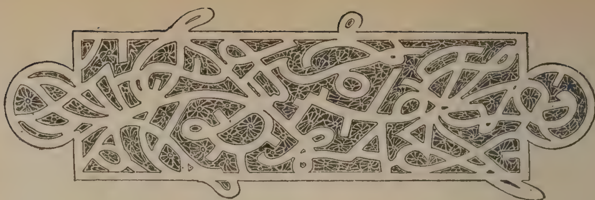
« Sire, dit-il, je suis tout entier au service de Votre Majesté !

— Je le sais, mon bon Moutardon, je le sais, dit Louis XI que sa captivité semblait avoir singulièrement amolli. Mais dépêche-toi : j'ai hâte de remonter au jour. »

Moutardon s'approcha, fit jouer le ressort, dont le prisonnier n'était pas parvenu à deviner le secret, et Louis XI sortit. A peine était-il dehors qu'il s'affaissa entre les bras de La Hure. Le capitaine des gardes et Moutardon le remontèrent dans sa chambre à coucher où arriva bientôt Coictier. Mais les soins du médecin ne purent avoir aucun effet sur une constitution depuis longtemps délabrée et qui se trouvait à la merci du moindre choc. Louis XI traîna encore quelque temps et passa les dernières semaines de sa vie entre La Hure et son Moutardon pour lequel il s'était pris d'une passion singulière et maladive. Bien qu'il eût recouvré la mémoire, il ne fit jamais allusion à l'histoire de la cage et on imagine bien que le menuisier ne le mit pas de lui-même sur ce chapitre. Quand il mourut, ce fut Moutardon qui eut l'honneur de fabriquer son cercueil et il le fit en chêne, en bon chêne de la forêt de Loches, avec des clous sur lesquels il tapait de si bon cœur qu'on eût dit qu'il avait peur de voir sortir à chaque instant de son dernier cachot le redoutable monarque. Mais Moutardon était prudent : il ne fit part à personne de ses impressions; sa femme elle-même, qui avait

appris sa courte noyade dans le Cher, malgré ses nombreuses questions, n'obtint de lui que des réponses évasives, et ce ne fut que bien longtemps après que Moutardon, criminel d'État resté impuni et sentant la mort venir, soulagea sa conscience en dictant ce récit à sa fille Odette, sa favorite, dont un érudit consciencieux a récemment retrouvé les papiers; c'est par là qu'il est entré dans l'histoire et qu'on a enfin su les véritables causes de la mort du roi Louis XI.





V

Rivalité amicale de Donatello et de Brunellesco.



BUSTE D'ENFANT

Marbre de Donatello conservé dans une collection privée à Vienne (Autriche).

Donatello et Brunellesco furent deux grands artistes de la Renaissance (XVe siècle), unis par une amitié étroite qui ne se démentit jamais. Le premier était sculpteur, le second architecte; mais, en ce temps-là, on ne se renfermait pas volontiers, comme aujourd'hui, dans une spécialité trop exclusive, et Brunellesco particulièrement, tout en dessinant les plans du fameux dôme de Sainte-Marie-des-Fleurs, à Florence, occupait ses loisirs à sculpter des statues de saints ou des objets de piété pour les sanctuaires si nombreux de la ville. Il s'était établi ainsi entre les

deux amis une sorte d'émulation gaie et vive, qui n'allait pas cependant jusqu'à la jalousie. Donatello avait un jour fait un crucifix de bois pour l'église de Santa-Croce (Sainte-Croix), celle qu'on appelle le Panthéon de l'Italie, parce qu'on y a pris l'habitude d'y enterrer les hommes célèbres du pays. Admis à le voir, Brunellesco, après l'avoir considéré quelques instants, se contenta de sourire. Un peu piqué, Donatello lui en demanda la raison.

« Donatello, dit Brunellesco, c'est un paysan que tu as cloué sur la croix et non le fils de Dieu.

— Vraiment, repartit l'autre, tu en parles bien à ton aise. Fais-en donc un autre qui vaille le mien : je l'attends avec confiance. »

Brunellesco ne répondit pas, mais, quand les deux amis se furent séparés, il rentra chez lui et se mit aussitôt à l'œuvre.

« Eh bien, ce Christ, ce fameux Christ? lui disait de temps en temps Donatello.

— Patienza, Donatello, patienza, tout arrive à point à qui sait attendre. »

A force d'être rebuté, Donatello n'en parla plus, et le Christ était bien loin de sa pensée, quand un beau jour Brunellesco l'invita à déjeuner chez lui. En ce temps-là, les mœurs des artistes, même les plus grands, étaient simples et frugales, et Brunellesco, qui n'avait pas de domestique, faisait son ménage lui-même. Ils s'en allèrent tous deux au Mercato Vecchio (Vieux Marché), et Brunellesco acheta du chevreau, des pastèques, des œufs, du fromage de Gorgonzola.

« Tiens, dit-il à Donatello, porte tout cela à la maison. Il faut encore que j'aille acheter une fiasque de Chianti pour compléter le festin. »

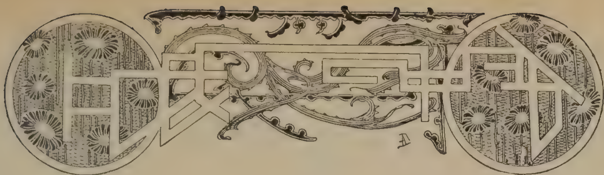
Chargé de tous ces mets succulents, Donatello se rendit à la maison de son ami. La porte était à demi ouverte, il la poussa et entra dans l'atelier. Au milieu de la pièce se dressait un crucifix auquel Brunellesco travaillait depuis de longues semaines. Pâle, le corps frémissant de douleur, le visage angoissé et retenant cependant une lueur céleste d'espérance, le Christ était cloué sur la croix. Le spectacle était si beau, l'œuvre était si émouvante, que Donatello poussa un cri et laissa tomber de stupéfaction tout ce qu'il retenait dans ses mains : beurre, œufs, fromage et le reste. Ce fut un désastre complet : adieu le déjeuner!

Au même moment, Brunellesco arrivait. Il se mit à rire en voyant l'effarement admiratif de son ami.

« Il paraît, dit-il, que nous déjeunerons par cœur aujourd'hui.

— Ah! dit Donatello, pour ma part, je suis rassasié ce matin. Brunellesco, mon ami, pardonne-moi ce que je t'avais dit : à toi, il appartient de sculpter des Christ; je me contenterai désormais des paysans! »

Les deux œuvres existent encore : le Christ de Donatello est à Santa-Croce, celui de Brunellesco à Santa-Maria-Novella. Je les ai vues toutes les deux; oserai-je dire que si j'avais à choisir, mon cœur pencherait plutôt du côté de Donatello, et que celui-ci, dans ce tournoi amical, me paraît plutôt avoir remporté la victoire devant la postérité. Raison de plus pour admirer sa candeur et son parfait désintéressement.



VI

Naïveté des Indiens.

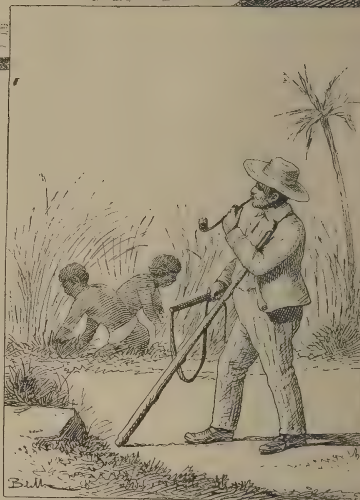
Dans les premiers temps de la conquête de l'Amérique, les Espagnols accablaient les indigènes de mauvais traitements. Pour les obliger à chercher de l'or, ils les rossaient à coups de fouet, ne leur donnaient pas une nourriture suffisante et, quand ils s'échappaient, mettaient à leurs trousses de gros dogues dressés à chasser les Indiens et à manger de la chair humaine. A Cuba, cette exploitation sauvage et inhumaine fut telle que les Indiens, n'ayant plus d'autre voie pour y échapper, résolurent de se tuer. Bientôt, sur les plantations, on les trouva pendus par groupes de cinq ou six aux branches des manguiers; un des propriétaires les plus sévères de la contrée, le señor don Juan Hanez Porcallo, en perdit ainsi, en une semaine, plus de cinquante. C'était la ruine : chacun de ces esclaves représentait une forte somme et Porcallo, ne pouvant plus les exploiter, allait être obligé de vendre ses terres à perte. Son intendant don Fregorio Vasconcellos le sauva. Un jour que les esclaves de la plantation encore survivants étaient réunis, mornes et taciturnes, dans une cour

de l'hacienda, il s'approcha d'eux une corde à la main et dit :

« Mes chers amis, il paraît que vous êtes tous



décidés à mourir pour aller retrouver vos parents et vos amis qui sont déjà partis. Eh bien, puisqu'il en est ainsi, vous ne vous en irez pas tout seuls. Le seigneur Porcallo a résolu d'établir une plantation dans l'autre monde où vous voulez aller et c'est moi qu'il a chargé de vous



y accompagner. Une fois là-bas, je vous surveillerai et je vous donne ma parole d'honneur que vous travaillerez deux fois plus qu'ici. Je ne parle pas des coups de fouet : vous savez quelle est mon habileté

dans ce genre-là; vous avez déjà pu l'apprécier, si j'en crois les marques que vous portez sur le dos et sur les jambes. »

Ce disant, avec le plus admirable sang-froid il déroula la corde qu'il tenait à la main et s'apprêta à la fixer à un arbre pour s'y pendre. Les Indiens, croyant qu'il disait vrai, poussèrent alors des cris affreux, comme une bande de perroquets dans la forêt, et, se précipitant à ses genoux, le supplièrent de ne pas se pendre. Il daigna y consentir. A partir de ce moment, les Indiens du señor Porcallo ne pensèrent plus à la mort et travaillèrent avec résignation, voyant qu'en ce monde ou en l'autre il leur était impossible d'éviter leur sort, qui était d'être rossés par Porcalo ou par Vasconcellos, quand ce n'était pas par les deux à la fois!





VII

La vengeance d'un innocent.



LOUIS XII.

Sous le règne de Louis XIII, vers 1630, il y eut un affreux assassinat commis à Autun. Une vieille dame charitable, qui vivait seule dans l'un des faubourgs de la ville, fut égorgée en plein jour et on ne retrouva pas chez elle une cassette où elle avait l'habitude d'enfermer ses bijoux et son argent. Comme elle recevait chez elle pour les secourir tous les loqueteux de la ville, les soupçons se portèrent tout naturellement sur ces gens-là et plus particulièrement sur le plus gueux d'entre eux, le grand Brunet, homme de trente à quarante ans, qui avait semblé jusque-là inoffensif, mais qui était suspect aux honnêtes gens par ses guenilles, sa longue barbe jamais peignée et l'air satisfait qu'il portait, sans jamais travailler, dans tous les coins de la ville. En ce temps-là on ne prenait pas des gants pour s'adresser à de pauvres hères de cette espèce. Le lieutenant-

criminel, magistrat qui remplissait les fonctions de nos juges d'instruction, le fit empoigner sans cérémonie, et, comme il criait qu'il était innocent, on le



LE SUPPLICE DES BRODEQUINS.

Gravure extraite de l'ouvrage du jurisconsulte Millœus Boius « Praxis criminalis persequendi » (*Manuel d'instruction criminelle*), publié à Paris en 1541.

conduisit tout droit, pour lui prouver le contraire, à la chambre de torture.

C'était la manière, à cette époque, de rechercher la vérité. On soumettait l'accusé à la torture. Si l'accusé avouait, tout était dit et il était pendu. S'il avait la

force d'âme de résister, il était considéré comme non coupable et relâché.

Le grand Brunet eut les honneurs du brodequin : il supporta les souffrances qu'on lui infligeait avec une constance admirable, et jusqu'au bout, au lieutenant-criminel qui l'interrogeait, il répondit ces seuls mots qui finirent par impressionner les assistants :

« Je suis innocent. »

Et plus on serrait les écrous, plus on entendait craquer les rotules des deux genoux, plus le patient, qui n'avait plus qu'un souffle de voix et de vie, répétait : « Je suis innocent ».

Il fallut à la fin que le lieutenant-criminel lâchât sa proie. On enleva les brodequins, on annonça au malheureux que son innocence était reconnue et qu'il était libre. Amère dérision : les brodequins avaient brisé les genoux du grand Brunet et il fallut le porter à l'hôpital où on lui coupa les deux jambes.

Il n'en mourut pas. Quand il sortit guéri, on lui confectionna deux grossiers piliers de bois pour remplacer les jambes absentes et on lui donna généreusement une paire de béquilles. Ainsi équipé, le grand Brunet, qui avait son idée, s'en alla tout droit à la demeure du lieutenant-criminel et s'assit sur le banc de pierre qui était devant la porte. Quand le lieutenant sortit, il recula d'effroi à l'aspect de sa victime. Mais le grand Brunet n'était pas venu là pour commettre un crime : il mit respectueusement le chapeau à la main, salua le lieutenant, et tout en clopinant il le suivit jusqu'au Palais où celui-ci avait affaire. Il le reprit à sa sortie et, toujours sautillant sur ses pilons, mais toujours respectueux, il le recon-

duisit à sa maison. Effaré, pâle d'angoisse, le lieutenant-criminel se mit aussitôt à la fenêtre. Horreur ! son persécuteur était là et ne paraissait pas vouloir s'en aller.

Cette nuit-là, le grand Brunet la passa sur le banc du lieutenant-criminel, et aussi celles qui suivirent. Ce fut bientôt la fable de la ville. On venait de tous côtés pour voir l'innocent, comme on l'appelait. Mais lui, sans s'inquiéter du succès qu'il obtenait et des aumônes qui pleuvaient dans son bissac, continuait d'être le fidèle garde du corps du lieutenant. Poli, plein de réserve, n'adressant jamais la parole à son ex-persécuteur qu'il persécutait à son tour, il se contentait de le suivre quand il sortait du logis et de l'y ramener avec une impeccable exactitude. On essaya de le chasser du banc de pierre où il avait élu son domicile : il opposa aux menaces la plus respectueuse, mais aussi la plus ferme résistance. On voulut lui donner une pension pour qu'il allât vivre de ses rentes : il refusa encore, préférant rester le vivant et incorruptible témoignage de l'injustice des hommes.



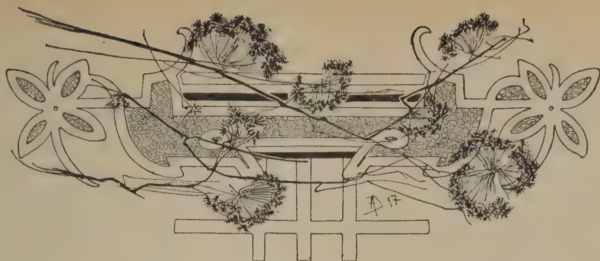
UN JUGE AU XVIIe SIÈCLE.

Quelques années se passèrent ainsi et à la fin le lieutenant-criminel, accablé de remords, dévoré par le chagrin que lui infligeait cette torture d'un nouveau genre et auprès de laquelle les brodequins

n'étaient rien, s'éteignit de lassitude et de désespoir.

Quand on l'enterra, au premier rang, derrière le cercueil, sautillait l'homme qu'il avait si odieusement mutilé : ce jour-là, la vengeance de l'innocent était amplement assouvie. Le grand Brunet, après avoir vu la dernière pelletée de terre jetée sur le corps de son ennemi, disparut pour toujours de la ville d'Autun.





VIII

L'omelette du prince de Condé.


CONDÉ.

Les princes, disait-on autrefois, diffèrent du commun des mortels en ce qu'ils savent tout sans avoir jamais rien appris. Cette opinion avantageuse qu'on avait d'eux dans le public, les princes la partageaient naturellement eux-mêmes, et, s'ils avaient eu la tentation d'en douter, il ne manquait pas autour d'eux de langues dorées et insinuantes pour dissiper leurs scrupules. Il leur arrivait cependant quelquefois de s'apercevoir que la réalité ne correspondait pas tout à fait aux flatteries intéressées de leurs courtisans. Le prince de Condé, le grand Condé en personne, l'illustre vainqueur de Rocroi et de Lens, en fit un jour l'amusante expérience. C'était en avril 1652, dans la période la plus orageuse de sa vie. A ce moment il n'avait pas encore ouvertement trahi son pays, mais il était déjà en pleine rébellion contre son roi. Il se trouvait à Bordeaux, où il était

venu pour rallier la ville à sa cause, et était passablement inquiet du sort de son armée, qui se trouvait à cent cinquante lieues de là sur les bords de la Loire. Qu'allait-elle devenir si elle était tout à coup, comme le bruit en courait, attaquée par Turenne? Un beau matin, Condé n'y tint plus et se décida brusquement à partir. Il était de ces hommes qui, la résolution prise, l'exécutent jusqu'au bout sans fléchir. Ce n'était pas là cependant une entreprise ordinaire. Il s'agissait de traverser une bonne partie de la France, sans être arrêté, sans être dépisté, presque sans être vu. Des gros de cavaliers royalistes couraient la campagne, le pays n'était pas sûr. Le moins que le prince pût redouter, s'il était pris, c'était de réintégrer la prison de Vincennes, où il avait jadis, au temps de sa captivité, fait pousser de si beaux œillets. Mais c'était bien de fleurs alors qu'il s'agissait! Il fallait passer ou périr. Avec La Rochefoucauld, Gourville et quelques gens de main déterminés, Condé partit un beau soir. De bons chevaux, de fortes bottes bien éperonnées, de larges manteaux de pluie qui les enveloppaient tout entiers, et des feutres à grands bords qui leur cachaient la moitié du visage, avec cela on pouvait aller jusqu'au bout du monde. La petite troupe marquait d'ailleurs assez mal et ressemblait aux batteurs d'estrade qui infestaient la France à cette époque, pillant les châteaux et rançonnant les chaumières, quand ils ne faisaient pas pis. Comme ils évitaient avec soin les grandes villes, passant par les voies détournées et ne s'arrêtant par nécessité que dans les hameaux perdus, ils ne firent guère de mauvaises rencontres, se bornant au moins deux jours sur trois à mourir consciencieusement de faim.

Jamais le prince n'avait été plus gai. Cet homme, hautain et d'humeur désagréable dans la vie ordinaire, devenait amusant, affable, familier et sans façons au milieu du péril. Il riait de bon cœur aux plaisanteries plus ou moins spirituelles dont on égayait la route et divertissait lui-même ses compagnons par ses fantaisies brusques, où l'on retrouvait le prince habitué à commander et à tout plier, même la nature, sous son caprice. Un soir, ils étaient arrivés harassés à la halte — une misérable cabane de paysan, cachée dans un coin des campagnes de l'Angoumois. Murs en torchis, toit de chaume, plancher de terre battue, ces détails et bien d'autres semblables firent faire la grimace à nos chevaliers errants. Une petite vieille, qui se présenta pieds nus et couverte d'un sarrau de toile trouée pour les recevoir, ne calma pas leurs appréhensions.

« Holà! la mère, dit Gourville, peut-on loger ici pour la nuit?

— Hélas! mes bons messieurs, je voudrais vous en empêcher que je ne le pourrais pas, mais vous ne tiendrez jamais tous dans cette pauvre maison.

— Entrons tout de même », dit le prince.

Ainsi ils firent tous, après avoir attaché leurs chevaux à quelques arbres qui croissaient aux environs. Le logis ne payait pas de mine : des poutres enfumées, une vaste cheminée où brûlaient quelques sarments, et un banc de bois, c'était là à peu près tout le mobilier. La grimace de tout à l'heure se changea en un lugubre désappointement. Tous se regardaient d'un air morne, sentant la faim leur crier aux entrailles.

Cependant Gourville, qui était comme l'intendant de l'expédition, se hasarda à demander si l'on se

mettrait bientôt à table. La petite vieille hocha la tête et répondit d'un ton pleurard qu'elle n'avait que du pain, et quel pain! une croûte sèche, brune, moisie par endroits et qui donnait une mauvaise idée de la manière dont les paysans de l'Angoumois se nourrissaient à cette époque. Ils ont bien changé depuis. Le désappointement se transforma en noire mélancolie.

« Cette petite vieille, pensa Gourville, a la fausseté peinte sur le visage. »

Et le voilà furetant dans tous les coins, soulevant les toiles d'araignée, explorant les crevasses et plongeant un œil curieux jusque dans la *maie* où moisissait le pain. Tout à coup il poussa un cri de joie. Il venait de découvrir, cachés sous la paillasse de la vieille, une douzaine d'œufs qui paraissaient nouvellement pondus.

« Messieurs, dit-il gravement, tout n'est pas perdu et monsieur le prince a fait de plus mauvais soupers à Vincennes. »

Des cris de joie lui répondirent, et la vieille paysanne, se voyant démasquée, apporta une petite poêle bien noire qui n'avait pas été nettoyée depuis sa naissance. De nouveaux sarments pétillèrent dans le feu et Gourville saisissait la queue de la poêle quand le prince, fatigué de ne rien faire, se leva brusquement.

« Battez les œufs, Gourville, s'écria-t-il. C'est moi qui ferai cuire l'omelette. »

Le prince avait parlé, cela suffisait. Gourville, plein de sinistres pressentiments, lui passa la poêle, et tous se groupèrent autour de la cheminée. Leurs mâles visages, éclairés par la flamme, se penchaient avec un intérêt passionné vers le cuisinier. Le prince

de Condé n'avait jamais fait d'omelette; mais il n'avait jamais aussi douté de rien. Il saisit la poêle où Gourville avait versé les œufs battus et la tint avec attention au-dessus du feu, en la remuant de temps en temps pour que le mélange ne s'attachât pas au fond. Tout allait bien, l'omelette se dorait rapidement. Un côté était cuit, il ne restait plus qu'à la retourner pour que l'autre côté subît la même opération. C'était là qu'était la difficulté.

« Attention! fit Condé, reculez-vous. »

On entendait battre les cœurs, tant l'instant était solennel. Le prince souleva la poêle, donna un vigoureux coup de poignet, et l'omelette envoyée d'une main plus puissante qu'adroite retomba dans le feu.

Des hurlements de fureur que ne contint même pas la présence du prince éclatèrent alors; la vieille, accroupie dans un coin, tordait de rire son visage ridé.

« Allons, dit le prince, il était écrit que nous souperions par cœur ce soir. Messieurs, allons nous coucher. »

Il jetait déjà son manteau dans un coin de la cabane pour s'étendre dessus, quand Gourville l'arrêta :

« Attendez encore un peu, monseigneur. Je n'avais pas mis tous mes œufs dans le même panier, j'en ai encore six autres.

— Donne-les, Gourville, donne-les, s'écria le prince, content de réparer sa défaite. Je vais recommencer.

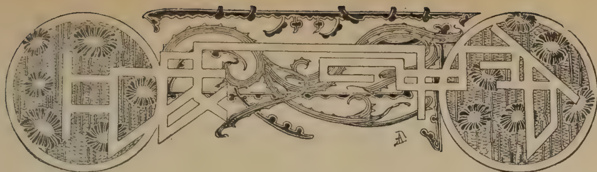
— Que nenni, monseigneur! J'aurais peur que notre seconde omelette suivît le chemin de la première.

— Tu doutes de moi, Gourville ? fit Condé d'un ton de reproche.

— Non, monseigneur; mais j'ai faim, et mes amis aussi. Faites-nous cuire nos œufs, la petite mère. »

Le repas eut lieu, il fut sobre, mais gai, et je dois dire que le prince supporta avec bonne humeur toutes les plaisanteries que lui valut son adresse à brûler les omelettes. L'histoire ne dit pas s'il prit sa revanche plus tard, mais il est probable que, revenu dans sa somptueuse demeure de Chantilly, il laissa à ses cuisiniers les soins professionnels qui leur revenaient. A chacun son métier.





IX

Le grand roi s'ennuie.



LOUIS XIV.

Vers la fin de sa vie, Louis XIV, qui avait alors soixante-dix ans, devint profondément triste. Il passait ses journées sans rien dire, le nez collé à la fenêtre de sa chambre à coucher qui donnait sur la cour de Marbre à Versailles.

Autour de lui, les membres de sa famille et les principaux seigneurs du royaume, debout, par ordre de préséance, se taisaient comme leur royal maître. Dans un coin, M[me] de Maintenon, assise sur un tabouret de velours bleu à fleurs de lis d'or, se regardait le bout des doigts avec attention ou levait vers le monarque ses grands yeux noyés de larmes.

C'était un silence solennel et sépulcral. Il n'était même pas permis de bâiller pour se distraire. L'exil et quelque chose de mieux peut-être attendaient ceux qui se laissaient aller à ce mouvement bien naturel dans une cour aussi funèbre.

Le pis de l'affaire, c'est que Louis XIV lui-même ne savait pas pourquoi il était triste.

« Qu'avez-vous, sire? demandait Mme de Maintenon en esquissant son plus gracieux sourire.

— Moi, je n'ai rien », répondait Louis XIV, dont le nez, à force de s'y appuyer, semblait entrer peu à peu dans la vitre.

Il fallut appeler Fagon; c'était le premier médecin du roi, un homme d'une science effrayante. Nous n'avons plus aujourd'hui de médecins comme Fagon.

Il vint aussitôt, le visage sérieux, les sourcils abaissés jusqu'aux joues, l'air écrasé par l'accablante responsabilité qui pesait sur lui. Il tâta respectueusement le pouls du grand roi et dit un seul mot : *Bon*. Il lui ouvrit la paupière, lui examina respectueusement l'œil et dit un seul mot : *Excellent*. Enfin, il lui ouvrit la bouche, regarda respectueusement la langue et dit un seul mot : *Parfait*.

Pendant cet examen, Mme de Maintenon joignait les mains avec angoisse pour demander au Ciel la santé de l'auguste monarque. La cour était haletante; il y avait là des langues qui étaient plus malades que celle du roi, car elles s'agitaient frénétiquement dans la bouche de leurs propriétaires, sans oser cependant rompre le silence, tant on poussait loin à cette époque le respect pour le souverain.

On attendait avec impatience le diagnostic du médecin. Mais Fagon ne se pressait pas. Ses sourcils, abaissés tout à l'heure jusqu'aux joues, étaient maintenant relevés jusqu'à la racine de sa perruque. L'index gauche sur le bout du nez, qu'il avait très rouge, il avait l'air de réfléchir, et il réfléchissait, en effet, à ce qu'allait lui rapporter sa consultation. Dans la chambre à coucher, le silence était si com-

plet qu'on entendit distinctement Mme de Maintenon dire à voix très basse :

« Ah! si ma vie pouvait sauver la sienne, comme je l'offrirais avec plaisir! »

Enfin, Fagon parla : d'une voix caverneuse qui



LOUIS XIV ET LES DAMES DE LA COUR.

paraissait, comme celle des oracles, sortir de dessous terre, il articula lentement ces mots qui méritaient d'être payés au poids de l'or :

« Sa Majesté n'est pas malade. »

Il y eut un : « Ah! » général de satisfaction. Mme de Maintenon se distingua en s'évanouissant de bonheur; mais elle revint tout de suite à elle quand on

lui eut fait observer que Fagon n'avait pas tout dit. Fagon, en effet, continua : « Sa Majesté s'ennuie. »

C'était merveilleux de sagacité. Toute la cour était pétrifiée d'admiration. Quel docteur! Quel grand docteur! Il y en avait — parmi les plus jeunes courtisans — qui se promettaient d'être malades le plus possible pour avoir le plaisir de se faire soigner par Fagon.

L'éminentissime médecin du plus grand des rois jouissait intérieurement de son triomphe; mais il n'en laissa rien paraître sur son visage austère, et il prononça son troisième oracle avec autant de sérieux que les deux autres :

« Sa Majesté a besoin de se distraire. »

Louis XIV parlait peu, mais une de ses grandes qualités était de dire à propos ce qui convenait à l'homme et à la circonstance. Il quitta un instant la vitre qui semblait s'être amollie sous la chaleur de son nez et s'adressa au médecin.

« Fagon, dit-il, vous pouvez passer chez mon trésorier. Il a quelque chose à vous dire. »

Il se remit ensuite à sa fenêtre, du même air mélancolique, comme si rien ne s'était passé.

Quand Fagon se fut éloigné dans la direction de la caisse royale, les courtisans et Mme de Maintenon demeurèrent perplexes. Distraire Sa Majesté, c'était plus facile à dire qu'à faire. En sa qualité de grand roi, Louis XIV avait expérimenté tous les genres de plaisir, et c'était peut-être parce qu'il les connaissait tous qu'il s'ennuyait si profondément. Les livres? il n'avait jamais aimé la lecture; le théâtre? il s'y endormait; la chasse? sa vue avait baissé, et il attrapait ses courtisans, en croyant tirer des lapins. Alors, comment le distraire?

Tout le monde se regardait d'un air embarrassé, et Mme de Maintenon portait déjà le mouchoir à ses yeux, quand on entendit dans la cour de Marbre le son d'un orgue de Barbarie.

Un orgue de Barbarie dans le palais de Versailles, quel scandale ! Le capitaine des gardes, qui aimait à faire du zèle, mit aussitôt la main à son épée. Un simple regard de Louis XIV fit rentrer la lame toute entière, y compris la poignée, dans le fourreau.

L'orgue de Barbarie était alors une chose toute nouvelle et faite pour piquer la curiosité même du plus grand roi. De plus, il y avait sur l'orgue un singe qui, apercevant la pâle figure de Louis XIV au carreau, se dressa sur ses pattes de derrière, et, son petit bonnet de velours fané à la main, lui fit gentiment la révérence.

A ce salut auquel il ne s'attendait pas, il y eut une sorte d'éclaircie sur les traits du roi de France, et ce monarque, le plus poli de tous les hommes, en guise de réponse inclina légèrement la tête. Le Roi-Soleil rendant sa politesse à un singe, c'était déjà renversant, mais personne ne prévoyait ce qui suivit.

« Faites monter le singe, » dit Louis XIV.

Jamais on n'avait vu de singe dans les appartements royaux. C'était contraire à toutes les règles de l'étiquette. Les courtisans en demeurèrent pétrifiés. Mme de Maintenon elle-même se mordit la langue jusqu'au sang pour ne pas protester. La douleur qu'elle en ressentit lui fit faire une grimace que Louis XIV, très susceptible, prit aussitôt pour lui.

Mais déjà le capitaine des gardes, dont le zèle ne connaissait pas d'obstacles, descendait l'escalier la tête la première. Une seconde après, il remonta, poussant l'orgue, le singe et leur propriétaire.

Ce dernier était un Auvergnat pur sang, avec la figure large, la barbe en collier et l'air moitié niais, moitié finaud. Il n'était pas trop effaré de l'aventure, et il regardait, en riant de ses trente-deux dents blanches, les personnages imposants qui l'entouraient. Sa pauvre veste de cadis jaune, toute rapiécée de fil noir, faisait tache au milieu des dentelles et des passementeries d'or.

Louis XIV avait déjà repris son front morose.

« C'est à toi, ce singe ? demanda-t-il sévèrement à l'Auvergnat.

— Oui, chire, répondit le musicien ambulant. Il est à moi comme la Franche est au roi. »

Cette réponse ne déplut pas à l'auguste monarque.

« De quel pays es-tu ? dit-il.

— De Bèche en Chandèche, pour vous chervir, chire.

— Mais il n'y pas de singes par là, fit le roi.

— Chire, il y en a dans tous les pays du monde, » riposta l'Auvergnat en regardant les courtisans qui étaient groupés curieusement autour de lui.

Un pâle sourire flotta sur les lèvres du royal questionneur; il aimait bien la vérité, quand elle n'était pas à son adresse.

Mme de Maintenon avait quitté son tabouret de velours bleu à fleurs de lis d'or et s'était rapprochée de l'orgue, comme les autres assistants. Sa fontange, de dentelle fine, dépassait au moins d'un mètre les amples perruques, noires ou blondes, des gens de cour qui étaient là.

Elle joignit les mains et dit du ton précieux qui lui était habituel :

« Le plus grand des rois, sire, en serait en même temps le meilleur s'il daignait enjoindre à cet hon-

nête artisan de nous donner un échantillon des talents de son singe. »

Louis XIV fit signe qu'il y consentait volontiers et l'Auvergnat, encouragé par cette royale approbation, se mit à moudre avec vigueur sur son orgue un air qui mit aussitôt en fuite tous les chats errant sur les gouttières du palais.



IL SE MIT A MOUDRE AVEC VIGUEUR.

Le singe, sensible à la bonne musique, n'attendait que ce signal. Il commença ses exercices en saluant gracieusement la société comme il avait fait pour Louis XIV. Puis, armé d'un petit mousquet en bois, il fit l'exercice mieux que ne l'aurait fait le maréchal de Villars en personne.

Ensuite, vêtu d'un justaucorps rouge, un peu trop grand pour lui, et coiffé d'une petite perruque à la mode, il imita à s'y méprendre les seigneurs de la cour, quand ils attendent le matin, dans l'Œil de Bœuf, l'heure du lever du roi.

M[me] de Maintenon poussait des petits cris de ravissement, tant la copie était exacte ; ceux qu'on singeait étaient moins contents, et le capitaine des gardes

qui était le plus furieux, parce qu'il se reconnaissait avant tous les autres, tira une seconde fois son épée du fourreau : sur un nouveau regard de Louis XIV, elle y rentra une seconde fois avec précipitation.

Pendant ce temps, le roi, malgré les grimaces du singe, ne s'était pas départi une seule fois de sa mine mélancolique. Rien décidément n'était capable de chasser l'ennui qui accablait son cœur.

Après avoir fait sa quête, l'Auvergnat se disposa à plier bagage et, en homme soigneux, comme sont tous les naturels de son pays, il voulut enlever au singe le costume dont il était revêtu.

L'animal n'était pas patient, et, dans sa petite intelligence de bête, il ne comprenait pas pourquoi on le déshabillait quand tous les autres restaient vêtus. Il se laissa néanmoins débarrasser de son justaucorps, mais, quand ce fut le tour de la perruque, il grinça des dents, mordit la main de son propriétaire et, comme celui-ci, malgré la douleur, avait réussi à lui enlever la toison en litige, il chercha autour de lui, de ses petits yeux jaunes allumés par la fureur, un personnage sur lequel il pût prendre sa revanche.

Louis XIV était naturellement le plus près et un peu en avant du cercle que formaient les courtisans. D'un bond le singe sauta de l'orgue sur l'épaule du grand roi, et, d'une patte dont la fureur décuplait la force, il arracha à son tour du royal crâne l'immense perruque à boucles grises qui le défendait des intempéries.

« Dieu! que le roi est laid! » fut la première pensée de Mme de Maintenon et des courtisans, qui ne l'avaient jamais vu sous cet aspect et qui contemplaient maintenant, à la place du roi des rois,

un petit vieillard rabougri, sans cheveux et n'ayant pour tout ornement au milieu d'un visage plissé par l'âge qu'un long nez maigre, qui dominait une grande bouche, comme un promontoire domine la large ouverture d'un golfe.

Si la première pensée des courtisans fut blâmable, la première parole de Louis XIV, ainsi découronné, est digne d'être proposée à l'admiration des siècles les plus reculés.

« Ne faites pas de mal à ce singe ! » s'écria-t-il.

Puis, le froid le gagnant, il éternua.

« Dieu vous bénisse, sire ! dit Mme de Maintenon de sa voix la plus onctueuse.

— Merci, dit le roi, il me bénira, mais il ne m'empêchera pas de gagner un rhume de cerveau. Mon fils, donnez-moi votre perruque. »

Le grand Dauphin, élevé par les doctes leçons de Bossuet, n'était pas habitué à désobéir à son père. Il ôta sa perruque noire et la donna à son père qui, en la coiffant, gagna aussitôt vingt bonnes années, ce qui n'était pas fait pour lui déplaire.

On était en hiver, et, malgré les deux grandes cheminées de marbre où brûlait nuit et jour un feu d'enfer, on mourait de froid dans la chambre à coucher de Louis XIV. Le grand Dauphin, dont la figure rougeaude ressemblait sans sa perruque à celle d'un cocher de bonne maison, sentit à son tour des picotements au fond du nez. Il n'hésita pas et, s'adressant d'un ton de bon enfant à son fils :

« Louis, dit-il, tu es plus jeune que moi, puisque je suis ton père, tu souffriras moins. »

Il n'acheva pas. L'élève de Fénelon était fait pour comprendre l'élève de Bossuet. Le duc de Bourgogne ôta sa toison, qui était blonde, et, plein d'un

respect filial qu'on ne saurait trop admirer, en coiffa lui-même son père. Mais, comme il avait au plus haut point le sentiment de sa dignité, il fit un signe au duc d'Orléans, premier prince du sang, qui portait une perruque châtain, et devant cette sommation faite au nom de l'étiquette le duc d'Orléans s'exécuta.

Après quoi, il choisit lui-même une victime qui se trouva être le duc de Vendôme, et celui-ci, dépouillé à son tour des longs cheveux qu'il devait à l'art de son coiffeur, requit le duc de Saint-Simon, duc et pair, qui aurait bien voulu être ailleurs et qui fut tellement confus de l'aventure qu'il n'a pas osé la raconter dans ses *Mémoires*.

L'échange dégringola ainsi tous les degrés de la hiérarchie, du duc et pair au marquis, des marquis aux comtes et des comtes aux barons. Chacun, dans cette cour si bien ordonnée, avait une connaissance si approfondie de l'étiquette qu'il n'y eut pas une seule contestation et que personne ne songea à faire le récalcitrant.

A mesure que les perruques passaient d'une tête à l'autre, découvrant des crânes invraisemblables, les uns pointus comme un œuf, les autres ronds comme une pomme, d'autres plus polis qu'une glace, d'autres bosselés et semés d'aspérités, le visage de Louis XIV, bien au chaud sous le présent de son fils, s'épanouissait lentement. Il n'y a rien qui mette en joie comme la laideur d'autrui, et cette joie, le grand roi pouvait la savourer à son aise. Toutes ces physionomies auxquelles une coiffure identique donnait un air de famille reprenaient l'une après l'autre leur personnalité. Pour la première fois, dans un instant rapide comme l'éclair, Louis XIV connut la vérité sur chacun de ses courtisans. Il les aperçut tels

qu'ils étaient en réalité, vieillis, fatigués, grimaçants, ayant tous sur les lèvres, comme des danseuses, le même sourire de convention qui paraissait grotesque sans leurs coiffures habituelles, et le spectacle lui parut si drôle que son front, chargé de nuages, s'éclaircit enfin. A chaque nouvelle tête qui sortait de l'enveloppe bizarre où la renfermait la mode, le roi faisait entendre un gloussement de satisfaction, et les courtisans, qui tout à l'heure souhaitaient qu'il devînt gai, demandaient tout bas au Ciel qu'il ne le devînt pas trop à leurs dépens.

On était arrivé au dernier de la série, un petit hobereau gascon, égaré à Versailles, je ne sais trop comment, ce jour-là, et qui, après avoir cédé sa perruque à un seigneur plus élevé que lui en dignité, se démenait le crâne nu, en cherchant vainement parmi l'assistance de quoi le couvrir. Il était si désespéré qu'il osa lever les yeux sur Mme de Maintenon, dont la fontange couvrait une forêt de boucles noires. Mais il y avait chez la noble dame une dignité si froide et si hautaine qu'il n'osa articuler son désir.

Dieu sait ce qui se serait passé et le baron des Dix-Sept Fontaines (ainsi s'appelait le hobereau) eût peut-être cherché dans le suicide un refuge à sa honte, quand la porte s'ouvrit et sur le seuil parut Fagon, l'illustre Fagon, le savantissime Fagon, le visage épanoui, le nez plus rouge que jamais, soutenant de chaque bras un énorme sac d'argent qui représentait le prix de sa consultation.

Le hobereau, dont les courtes moustaches se hérissaient de colère vers le ciel, poussa un cri de joie sauvage; sans respect pour la Faculté dont Fagon était le plus noble représentant, il bondit vers lui

et, abusant lâchement de l'impossibilité où il était de se défendre, il lui arracha la perruque de filasse jaune qui descendait en anneaux jusqu'au bas de sa robe noire.

On a beau être un puits de science, il y a des procédés un peu brusques qu'on ne comprend pas tout de suite. Ahuri par l'agression du baron des Dix-Sept Fontaines, Fagon perdit son sang-froid et laissa l'un après l'autre échapper les deux sacs. Les beaux écus tout neufs dont ils étaient pleins, à l'effigie de Sa Majesté, roulèrent avec un bruit argentin sur le plancher, et pendant que le médecin, honteux de sa maladresse, essayait de s'arracher les cheveux qu'il n'avait plus, toute la cour se précipita à quatre pattes pour l'aubaine inattendue qui lui tombait du ciel. Les barons avaient commencé les premiers, étant les moins riches et ayant presque tous besoin d'argent pour réparer le vieux manoir de leurs pères; les comtes imitèrent presque aussitôt leur exemple, puis les marquis, puis les ducs et pairs. Une noble émulation s'était emparée de tous les courtisans et, comme de pareils exemples sont contagieux, l'élève de Fénelon et l'élève de Bossuet, malgré l'excellente éducation qu'ils avaient reçue, se jetèrent par terre comme les autres pour avoir leur part de la manne céleste.

J'ai le regret de dire que Mme de Maintenon elle-même ne s'abstint pas, et, un écu brillant comme la lune ayant roulé sous son tabouret de velours bleu à fleurs de lis d'or, elle daigna se baisser pour le ramasser. Comme la cupidité est toujours punie, elle n'eut même pas la chance d'empocher la proie qu'elle convoitait. Le singe, plus agile, lui subtilisa la pièce, et, quand la noble dame se releva, elle eut le déses-

poir de constater que sa fontange, dérangée dans le conflit, était maintenant inclinée sur l'oreille gauche, comme le chapeau d'un garde-française les jours où il a bu un coup de trop à la santé de son souverain.



LES BEAUX ÉCUS ROULÈRENT AVEC UN BRUIT ARGENTIN.

C'est alors que, devant cet étalage sans pudeur de la bassesse et de l'avarice humaine, on vit un spectacle qui ne s'était pas encore vu à Versailles. Oublieux de son haut rang et de sa dignité, oublieux du décorum plein de raideur qu'il avait gardé sans broncher depuis son berceau, le roi Louis XIV, le Grand Roi, le Roi-Soleil, le Roi des Rois, ouvrit la bouche d'une oreille à l'autre et se mit à rire. Mais ce ne fut pas un rire discret, un rire bien élevé et de bonne compagnie : le rire du roi était un gros rire

populaire, un rire bon enfant, un de ces rires qui épanouissent les trognes et font trembler les vitres. Ah! je vous prie de croire que, s'il s'était ennuyé dans ses dernières semaines, il prenait joliment sa revanche. Plus il regardait les courtisans accroupis à la recherche des écus de six livres, se poussant, se heurtant, se disputant, se culbutant, plus son hilarité redoublait, si bien qu'à bout de forces, exténué, sur le point d'étouffer dans ses vêtements trop serrés, il fut obligé de déboutonner son justaucorps et sa veste de dessous pour se mettre à l'aise.

Enfin peu à peu les courtisans reprirent leur position normale; le sérieux renaquit dans cette assistance folâtre, et Fagon, tout piteux d'avoir vu disparaître aussi vite ses écus, s'avança le crâne nu et le nez rouge vers le roi. Comme il commençait sa harangue d'une voix pleurarde en disant :

« Sire, les deux sacs que vous m'aviez donnés... »

Louis XIV, qui commençait à reprendre un peu de calme, le regarda par malheur et partit de nouveau d'un fou rire. Cette fois, c'était presque une maladie : le roi était hors de lui-même, pouffait, se tordait, faisait des grimaces comme un casse-noisette, secouait les bras, agitait les jambes et donnait des tapes dans le dos à tous ceux qui l'approchaient. Mme de Maintenon elle-même fut obligée, à plusieurs reprises, de se reculer avec un air de dignité offensée pour éviter ces manifestations malséantes de la gaîté royale.

Cette reprise eut au moins le mérite de rendre à Fagon le sang-froid que le vol de sa perruque et de son argent lui avait fait perdre. La vue du singe, grimpé sur le baldaquin à plumes du lit avec la perruque du roi qu'il agitait frénétiquement, lui fit enfin comprendre ce qui s'était passé pendant son

absence. Comme, avec toute sa pompe doctorale et son air de pédant à nez rouge, il n'était pas un sot, il vit tout de suite le parti que pour son profit personnel il pourrait tirer de l'aventure.

Quand le roi eut repris ses esprits, il s'avança vers lui, et, mettant un genou en terre, il lui dit respectueusement :

« Sire, tous les remèdes sont bons, pourvu qu'ils réussissent. Je suis heureux de voir qu'encore une fois j'ai réussi à guérir Votre Majesté.

— Comment ? » dit Louis XIV tout étonné.

Fagon était résolu à ne plus se laisser désarçonner ; il mit l'autre genou en terre et dit :

« Sire, il est bien vrai de dire que nous sommes encore plus les médecins de l'âme que ceux du corps. Je suis confus de vos remerciements, mais ils doivent moins s'adresser à moi-même qu'à l'admirable science dont Hippocrate fut le père et dont je ne suis ici que l'humble représentant. »

Comment contredire un homme aussi modeste ? Louis XIV lui fit signe de se relever et, avec l'exquise convenance qui marquait chacune de ses paroles, il daigna ajouter :

« Fagon, il y a encore quatre sacs semblables aux autres chez mon trésorier : vous pouvez aller les chercher.

— J'y cours, sire ! » s'écria le médecin, dont l'empressement avide fut blâmé à l'unanimité par tous les courtisans.

A partir de ce moment, Louis XIV ne s'ennuya plus ; il se contenta d'ennuyer les autres. Par la suite, on discuta beaucoup à la cour pour savoir qui avait opéré la guérison du roi, du singe ou de Fagon. Comme le premier ne pouvait pas se défendre, ce

fut le second qui l'emporta. On ne lui rendit jamais les écus qu'il avait laissés tomber, mais il les rattrapa en purgeant et en saignant à outrance tous les courtisans qui, après avoir pris part au larcin, eurent l'imprudence de le consulter. Il se garda bien d'ailleurs de s'appliquer les remèdes qu'il prescrivait à ses patients et il mourut le plus tard possible, après avoir fait une fortune colossale. J'en souhaite autant à ceux de ses collègues et successeurs qui feront rire leurs malades.





X

Ingéniosité d'un paysan.

Deux paysans devaient tirer au sort pour la milice. C'était une sorte de conscription existant avant 1789, mais à laquelle n'étaient guère assujettis que les ouvriers et les gens de la campagne. On tirait des billets noirs ou des billets blancs. Ceux qui avaient les billets noirs partaient... la plupart du temps pour ne plus jamais revenir; les autres, les billets blancs, étaient exemptés du service militaire. Ce jour-là le subdélégué de l'intendant [1] qui présidait au tirage voulait sauver du service Pierre, le plus jeune des paysans, et y faire tomber Claude, l'aîné des deux. Pierre avait des protections : la dame du château voulait le prendre pour valet de chambre à cause de sa belle taille et de sa prestance. Claude n'avait pour appui que lui-même, mais il était fin et rusé et il avait flairé l'intrigue qu'on manigançait contre lui.

« Claude tirera le premier », dit le subdélégué,

1. La France, avant 1789, était divisée en circonscriptions administratives appelées *intendances*. Chaque intendance était divisée en *subdélégations*. Les intendants rappellent nos préfets; les subdélégués nos sous-préfets.

grave et solennel sous sa perruque poudrée à la mode du temps.

Il n'y avait pas à répliquer. Le représentant du gouvernement avait parlé, il fallait obéir. Claude s'avança gauchement, pendant que le subdélégué riait sournoisement du tour qu'il allait lui jouer. Dans le tricorne qui servait d'urne et qu'on avait emprunté pour la circonstance au brigadier de la maréchaussée, on avait mis deux billets noirs, et Claude, en tirant le premier, ne pouvait pas manquer d'en avoir un. Le malheureux mit la main dans le tricorne, en tira en effet un billet noir, mais le porta si vite à sa bouche que personne ne put rien y voir.

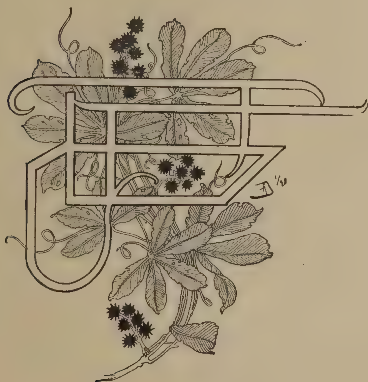
« Que faites-vous! cria le subdélégué, vous avez avalé le billet noir!

— Possible que oui, dit Claude sans se démonter, possible que non. Si le billet que j'ai avalé est noir, comme vous le dites, pourquoi tant crier? celui qui reste dans le chapeau doit être blanc et le beau *Piarre* (il prononçait Piarre au lieu de Pierre, comme font encore les paysans) et le beau Piarre ne partira pas. Si le billet qui reste est noir, c'est que j'ai avalé le blanc; alors, ma foi! tant pis pour le beau Piarre! il ira servir Sa Majesté, et, ajouta le paysan en clignant de l'œil, ça fera un beau soldat, quand il sera en uniforme, au lieu d'un pauvre homme comme moi que Dieu a fait pour piocher la terre jusqu'à la fin de ses jours. »

Qui fut attrapé ou, comme disaient nos ancêtres, qui fut quinaud? Ce fut M. le subdélégué qui voyait sa mauvaise ruse se retourner contre lui. Il eut un instant l'idée d'abandonner son protégé à son triste sort, mais que dirait la dame du château qui comptait sur son valet de chambre?

« Messieurs, dit-il d'un ton solennel et tout à fait administratif, les formes du tirage au sort, telles qu'elles sont prescrites par l'édit de notre grand roi Louis XIV, ont été violées : je vais en référer à Monseigneur l'intendant; le tirage au sort est suspendu en attendant et remis à une date ultérieure. »

La dignité de l'administration était sauve. Le beau *Piarre* ne partit pas, mais Claude ne partit pas non plus. C'était tout ce qu'il avait voulu. Tout le monde fut content, même la dame du château, à laquelle les dames de la province envièrent pendant longtemps son valet de chambre.





XI

L'enfance du maréchal de Saxe.



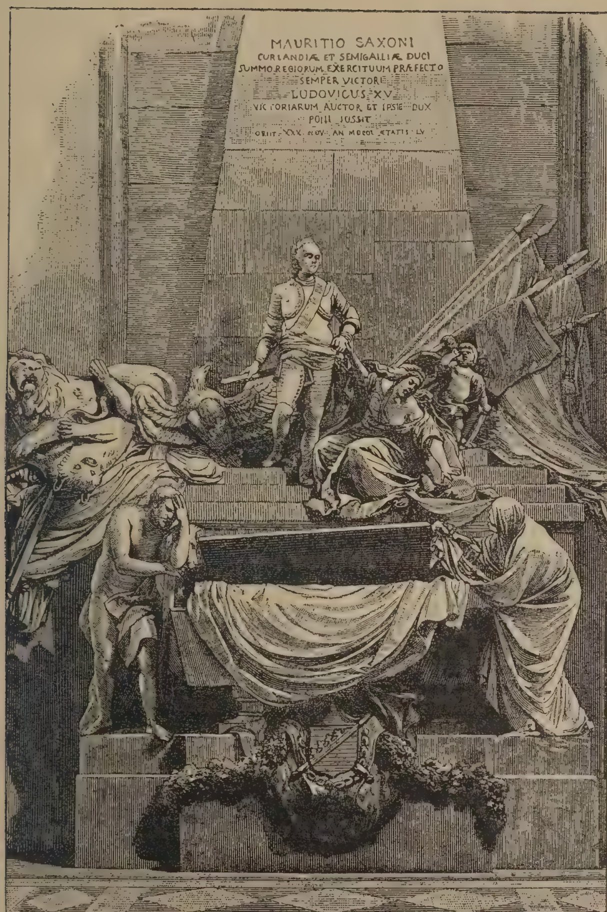
MAURICE, COMTE DE SAXE
Maréchal de France (1696-1750).

Voulez-vous savoir comment les fils de rois étaient élevés au XVIII[e] siècle, à une époque, suivant l'opinion commune, toute de luxe et de mollesse? Écoutez l'histoire de l'enfance du maréchal de Saxe, fils du roi de Pologne et électeur de Saxe, Auguste II.

Il avait douze ans[1] quand son père songea qu'il était temps de lui faire connaître les douceurs de la vie militaire. Il le confia au maréchal de Schulembourg en lui disant :

« Voici mon fils : je le remets entre vos mains. Ayez la bonté de me le secouer comme il faut et sans ménagement. Cela l'endurcira. Pour commencer,

1. Maurice de Saxe était né le 28 octobre 1696, à Goslar.



TOMBEAU DE MAURICE DE SAXE,
DANS L'ÉGLISE SAINT-THOMAS, A STRASBOURG.

vous allez me le faire marcher à pied jusqu'en Flandre. »

Notez que le petit Maurice se trouvait alors à Dresde, dans la capitale de son père. De Dresde à la Belgique, il y avait un bon bout de ruban, quelque chose comme deux cents lieues. Même en notre temps de marcheurs à pied forcenés, ce serait un joli record pour un enfant de douze ans.

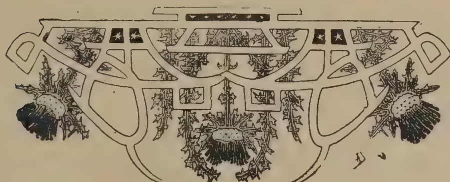
Auguste II, qui ne plaisantait pas tous les jours, ajouta :

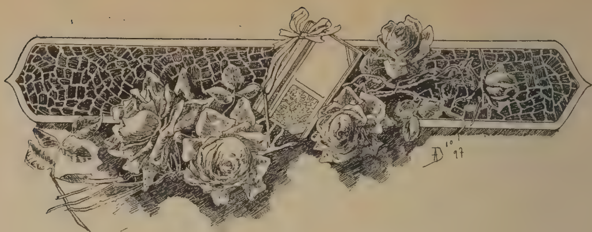
« Je ne veux pas qu'on le dispense de porter ses armes pendant les marches. Ses épaules sont assez larges pour qu'il les porte lui-même. Et ne permettez pas surtout qu'il paie des remplaçants pour monter ses gardes, à moins qu'il ne soit malade. »

Le petit bonhomme entra au régiment le 15 janvier 1709 et prêta serment à Lutzen, devant le monument élevé à l'endroit où était tombé Gustave-Adolphe, le fameux roi de Suède, en 1632. Puis il partit avec ses compagnons d'armes, qui allaient rejoindre le prince Eugène en Flandre. On était dans le terrible hiver de 1709, dont les rigueurs sont restées légendaires. Tout était gelé; les villes étaient ensevelies sous la neige. Sur les routes gisaient çà et là des cadavres d'hommes et d'animaux raidis par le froid. L'enfant souffrit cruellement de la température et de la marche. Au bout de quelques lieues, ses pieds délicats ne pouvaient plus le soutenir; son lourd fusil marbrait de taches noires et bleues ses épaules. Il finit par défaillir et tomba sans connaissance au cours d'une marche. On le ramassa, on le mit sur un cheval, mais il n'y resta que quelques jours. Les soldats se moquaient de lui, leur verve grossière s'exerçait aux dépens du

petit prince, et, comme Maurice avait de l'amour-propre, il sauta à bas de sa monture et reprit sa place dans les rangs. On l'applaudit comme on l'avait raillé; l'estime de ses camarades lui réchauffa le cœur et l'empêcha de sentir la fatigue. Et c'est ainsi que ce gamin de douze ans put fournir les étapes dures et nombreuses qui s'étendaient entre Lutzen et la Belgique.

Arrivé à destination, on ne le laissa pas, d'ailleurs, chômer et il tira son premier coup de feu à Tournay. La même année (1709) il assistait à la bataille de Malplaquet et contribuait pour sa petite part à faire reculer les Français. Qui eût dit alors que ce soldat précoce, qui faisait sa première campagne contre nous dans un âge aussi tendre, deviendrait plus tard un de nos hommes de guerre les plus célèbres? Notre petit ennemi de 1709 prit en effet plus tard du service en France et c'est lui qui fut le vainqueur de l'immortelle bataille de Fontenoy.





XII

Une bonne farce de Frédéric II


FRÉDÉRIC II

Les gens sérieux ne sont pas toujours des gens graves.

Sans en chercher la preuve
Par tout cet univers et l'aller parcourant,
Chez Frédéric II je la treuve.

Frédéric II, c'est le roi de Prusse qui a fondé au XVIIIe siècle la grandeur de sa maison et de son pays. C'était un homme de génie, un grand capitaine et un excellent administrateur; mais c'était aussi, en dehors de ses heures de travail, un incorrigible farceur. Tous ceux qui l'approchaient ressentaient les effets de son imagination bouffonne, toujours occupée à chercher de nouveaux sujets de plaisanterie, aux dépens même de ses meilleurs amis. A Berlin ou à Potsdam, les inventions les plus grotesques égayaient les soupers du soir et rien n'était plus extraordinaire que de voir le souverain qui faisait trembler à ce moment-là l'Europe faire sa partie

dans des mascarades qui ne respectaient quelquefois ni le bon goût ni les convenances. Frédéric II était né avant tout mystificateur. Il prenait un plaisir puéril à organiser, avec tout le sérieux possible, des scènes supérieurement jouées où la pauvre victime se débattait, tremblante, jusqu'à ce qu'un éclat de rire lui révélât le mot de l'énigme et la tirât enfin d'embarras. L'aventure qui suit fera mieux comprendre ce que je veux dire.

Frédéric II avait une police fort bien dressée qui l'instruisait du moindre excès de parole qui pouvait se produire contre son gouvernement. Un jour il apprit, par le rapport de ses agents, que le pasteur Schaffner, desservant d'un petit village au fond de la Poméranie prussienne, s'était permis d'aigres propos à son endroit. Dans un sermon sur le Massacre des Innocents, Schaffner avait imprudemment parlé du roi et l'avait comparé au tyran Hérode. Le nouvel Hérode ne fut pas très satisfait, comme on pense, des appréciations peu flatteuses du pasteur et résolut de l'en punir à sa façon. Schaffner, au moment où il fumait sa pipe tranquillement, sans plus penser au sermon, déjà vieux de quelques semaines, reçut un ordre d'avoir à se rendre à Potsdam, tel mois, tel jour, telle heure, pour comparaître devant le Consistoire supérieur.

Voilà notre homme inquiet. On était en plein hiver, la neige couvrait les routes, la distance était longue, les moyens de transport de simples chariots découverts et peu confortables. Mais le Consistoire supérieur, la plus haute autorité ecclésiastique du royaume, avait parlé. Il fallait obéir. Le voyage fut long. Les inquiétudes morales s'ajoutaient aux douleurs physiques. Schaffner débarqua plus mort que

vif à Potsdam. Il était à peine installé dans une mauvaise auberge de la ville, qu'un homme, ayant le costume et toutes les apparences d'un bedeau, vint le quérir. Schaffner tout pantelant le suivit et entra au château dans une vaste salle où étaient assemblés une trentaine d'hommes graves, avec de grandes perruques, de larges manteaux noirs et un maintien solennel, tel qu'on peut l'attendre de personnages qui représentent l'Église. Si le Poméranien eût eu un peu plus de sang-froid, il eût facilement reconnu sous ces pieux déguisements Frédéric II et ses amis les philosophes, qu'il avait tous conviés à jouer un rôle dans cette comédie.

Alors commença une scène bouffonne où le pauvre pasteur, qui se croyait devant ses chefs, fut tourné et retourné sur le gril. Le président, qui n'était autre que le roi, après lui avoir demandé ses nom, prénoms, domicile et fonctions, lui dit avec gravité :

« Il est bon, mon frère, que vous sachiez de quoi vous êtes accusé. Nous avons appris, par des rapports dignes de foi, que vous étiez scandaleusement ignorant et qu'en particulier vous ne connaissiez pas un mot de l'histoire ecclésiastique. En conséquence, nous avons jugé à propos de vous mander par devers nous à l'effet d'ouvrir une enquête et de constater par nous-mêmes si vous êtes vraiment capable d'exercer le saint ministère ecclésiastique. Veuillez répondre aux questions que je vais vous poser.. »

Le ton du président était si grave, si profondément ému par l'idée qu'un saint pasteur pouvait ne rien savoir de ce qu'il devait enseigner, que Schaffner, pâle d'angoisse, se sentit défaillir. Le président ne le laissa pas reprendre ses esprits.



LES PASSES-TEMPS DE FRÉDÉRIC II.

« Combien, lui dit-il, y a-t-il eu en Judée de rois s'appelant Hérode ?

— Mais, balbutia l'accusé, il n'y en a eu qu'un.

— Voilà bien ce que je craignais, dit tristement le président. On ne nous avait pas trompés. Quel scandale ! Sachez, mon frère, qu'il y a deux Hérodes, très connus l'un et l'autre, Hérode l'Ascalonite, surnommé le Grand, et Hérode Antipas, son fils. »

Sous cette révélation inattendue, Schaffner baissa la tête et commença sérieusement à se croire coupable.

« Lequel des deux, dit l'impitoyable président, a ordonné le massacre des nouveau-nés ? »

Le pasteur fit signe qu'il l'ignorait.

« Alors, mon frère, je vais vous poser une question plus facile. Quel âge fallait-il avoir pour n'être pas compris dans cette proscription ? Un an, deux ans, trois ans ? Répondez, mon frère. »

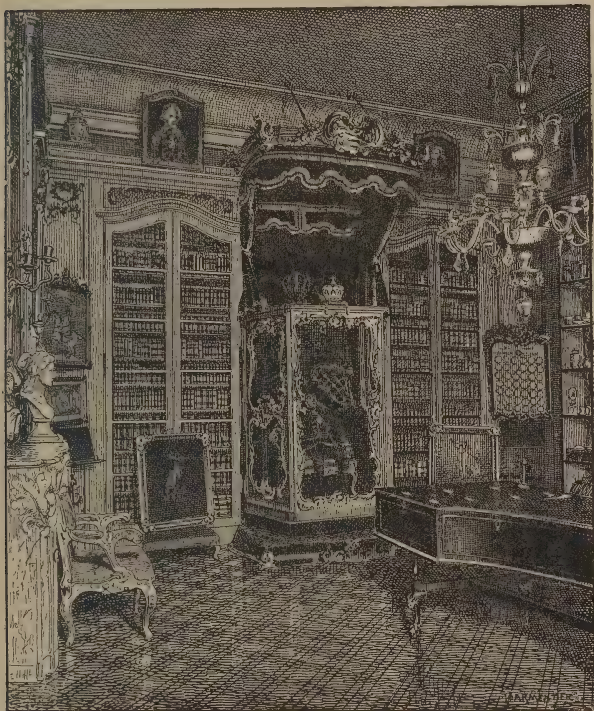
Mais le pasteur, saisi à la gorge par l'émotion, ne put proférer que des sons inarticulés.

Le président se tourna vers les figures graves qui l'entouraient et qui n'avaient pas bougé.

« Quelle honte, messieurs, quelle honte, et que dirait Sa Majesté si elle venait à connaître tous les détails de cette malheureuse affaire ! Mon frère, continua-t-il en s'adressant de nouveau au pasteur, vous avez grandement péché. Comment avez-vous pu, avec les faibles ressources intellectuelles dont vous disposiez, assumer la redoutable tâche d'instruire et d'éclairer les enfants, espoir de la patrie prussienne ? Jugez vous-même de votre responsabilité et de quel poids elle pèsera sur vos faibles épaules quand vous comparaîtrez devant le juge éternel. »

Ici Schaffner se prit à sangloter. La voix tonnante et vengeresse du président reprit :

« Nos crimes procèdent de notre ignorance, et cette



CABINET DE FRÉDÉRIC II AU CHATEAU DE MON BIJOU, PRÈS DE BERLIN (d'après une photographie).

ignorance, comment voulez-vous la dissiper chez les autres quand vous êtes si peu instruit vous-même ? Nous devrions vous déposer ou tout au moins vous interdire pendant quelque temps.

— Grâce ! cria Schaffner tombant à genoux.

— Nous ne le ferons pas encore cette fois, rassurez-

vous. Mais nous espérons que la leçon vous aura été profitable. Rentrez chez vous, mettez-vous à l'étude, et que bientôt le règne des deux Hérodes n'ait plus rien de secret pour vous. Nous aurons l'œil sur votre conduite et vos progrès. »

Frédéric leva la séance. Il était temps. Son sérieux et celui de ses amis était à bout. Le pasteur était à peine sorti que ce fut un éclat de rire universel, et d'unanimes félicitations furent adressées au roi pour avoir si bien rempli son rôle. La mystification avait été complète. Quant à Schaffner, il tremblait encore de peur, le lendemain, à Berlin, quand il alla raconter son histoire à un pasteur de ses amis. Celui-ci l'écouta avec attention et ensuite, quand il eut fini, lui éclata de rire au nez.

« Mon cher ami, lui dit-il, vous êtes par trop Poméranien. Sachez pour votre gouverne que jamais le Consistoire supérieur ne s'assemble à Potsdam. Vous avez été mystifié...

— Et par qui?

— Par le roi en personne. Il est coutumier de semblables farces.

— Le roi! s'écria Schaffner, le roi en personne! Alors je suis perdu.

— Non, mon ami, non, le rire désarme, et Frédéric II a amplement ri de vous. Il ne tirera pas de vous d'autre vengeance. Mais, croyez-moi, quand vous voudrez dire du mal de lui, ne le faites pas en public et enfermez-vous soigneusement chez vous. Il ne le saura peut-être pas... et encore je n'en réponds pas.

— Je me tairai, » répondit simplement Schaffner.

Il tint parole et fit bien.



XIII

Un rêve de Louis XV.



LOUIS XV

Louis XV fit un jour un rêve bizarre. Il lui sembla qu'il voyait quatre chats qui se battaient : un gras, un maigre, un borgne et un aveugle. Ces animaux troublèrent profondément l'esprit du Roi, qui se réveilla tout soucieux. Si bien que son premier valet de chambre, en le voyant méditatif et silencieux, crut bien faire de lui en demander la raison. Louis XV ne se fit pas prier : il n'y a pas de grand homme pour son domestique, dit le proverbe ; et les rois sont comme les grands hommes. Ils n'ont rien de caché pour ceux qui les approchent de près et qui sont si bien à portée de voir leurs imperfections et leurs faiblesses. Donc Louis XV raconta son rêve. Le valet de chambre l'écouta gravement, le menton dans la main, et, quand il eut fini, il lui dit avec toute la déférence possible :

« Si Votre Majesté le souhaite, je puis lui donner l'explication de ce rêve. »

Louis XV fit un signe d'assentiment.

« Sa Majesté ne m'accusera pas au moins d'avoir oublié le respect qui est dû à son auguste personne?

— Va donc, te dis-je.

— Je parlerai donc, dit le valet riant sous cape, pour faire plaisir à Votre Majesté. Le chat maigre est votre peuple.

— Ah! dit le Roi.

— Le chat gras est le corps des financiers.

— C'est bien vu, fit Louis XV en daignant sourire.

— Le chat borgne est votre conseil.

— Ma foi, c'est bien possible. Mais le quatrième, drôle, le quatrième? »

Le valet de chambre embarrassé se gratta du doigt l'occiput, ouvrit la bouche, la referma, puis, prenant tout à coup son courage à deux mains :

« Le quatrième, dit-il, le chat aveugle, c'est Votre Majesté qui ne veut rien voir. »

L'impertinence était forte. Louis XV rougit, faillit se fâcher, puis reprenant son sang-froid :

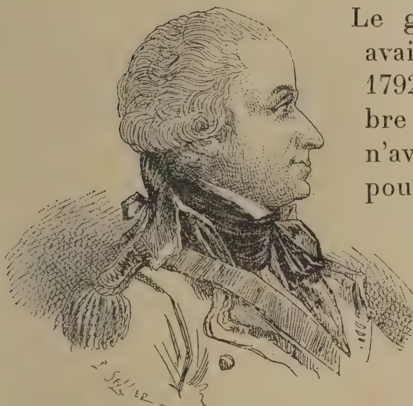
« Comment veut-on que ça marche dans un pays où les valets de chambre font la leçon à leurs souverains? Mêle-toi de ce qui te regarde, drôle : tu m'as mis mon cordon bleu tout de travers. Remets-le à sa place. Cela vaudra mieux que de régenter ton roi. »

L'histoire ne dit pas que le valet de chambre ait recommencé sa plaisanterie.



XIV

Grandeur et décadence d'un domestique sous la Révolution Française.



DUMOURIEZ

Le général Dumouriez avait à son service, en 1792, un valet de chambre nommé Baptiste, qui n'avait pas son pareil pour faire reluire les bottes et battre à coups de baguette les uniformes de son maître. Mais qui eût pu supposer, à voir l'ardeur avec laquelle Baptiste s'acquittait de ses fonctions, qu'un cœur de héros battait sous sa livrée et que, comme dit le poète :

Pour être domestique, on n'en est pas moins homme.

Nous ajouterons : bon Français et bon patriote. Baptiste était tout cela cependant, et quelque chose

de mieux encore. Il suivit Dumouriez quand celui-ci envahit la Belgique et il était derrière lui à la fameuse bataille de Jemmapes qui fut livrée aux Autrichiens le 6 novembre 1792. Le point principal de la bataille était un escarpement que l'ennemi avait couronné de canons et qu'il fallait emporter d'assaut. A un certain moment de la journée, le feu des Autrichiens fut si violent que la brigade Drouin, chargée d'enlever l'obstacle, hésita, prit peur et finalement se débanda. Baptiste assistait à ce spectacle : indigné et sans attendre d'ordres, il saute à cheval, part au galop et court droit à Drouin :

« Où allez-vous, général ? Votre poste est là et non ailleurs. »

Et Baptiste, de la pointe de son sabre, indique le village de Jemmapes.

« Oui, oui, à Jemmapes ! » crient les soldats.

On se rallie, on s'encourage, on repart au cri de : *Vive la Nation !* et Drouin, emporté par le flot des troupes françaises, marche de nouveau avec confiance contre Jemmapes.

Mais Baptiste ne s'en tient pas là : il a le courage d'un soldat et aussi le coup d'œil d'un grand capitaine. Il s'aperçoit que la brigade Drouin, dans sa course en avant, va être prise de flanc par les Autrichiens. De sa propre autorité il donne l'ordre à sept escadrons de protéger la brigade en péril. On l'écoute, on lui obéit, on marche, on est vainqueur : Jemmapes est emporté d'assaut; les Autrichiens s'enfuient, laissant canons et fusils à leurs vainqueurs. Vive la Nation ! Vive la République !

Dumouriez ne fut pas ingrat envers Baptiste. Il le chargea de porter la nouvelle de la victoire à la Convention nationale. C'était, ce jour-là, — 9 novembre —

Hérault de Séchelles qui présidait. Baptiste fut présenté à l'assemblée par le lieutenant-colonel Larue, qui déclara que, de toutes les récompenses qu'on lui avait proposées, Baptiste n'en avait demandé qu'une seule : *l'honneur de porter l'uniforme national.*



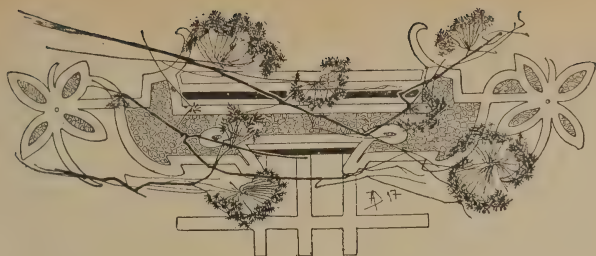
BATAILLE DE JEMMAPES.

Cette réponse enthousiasma l'assemblée. Les députés, debout sur leur banc et agitant leurs chapeaux avec frénésie, acclamèrent longuement Baptiste. Le président le serra sur son cœur et il fut décrété incontinent que la République offrirait un costume complet à Baptiste. On le lui donna même sur-le-champ, et il reparut un quart d'heure après au sein de la Convention, costumé en hussard. Il fut même créé capitaine et aide de camp de Dumouriez. Pendant trois jours, il fit fureur à Paris : quand il paraissait au théâtre, tous les spectateurs se levaient et applaudissaient, les femmes pleuraient.

Tant de gloire et de popularité eut un sombre

lendemain. Baptiste, qui était en passe de devenir général, eut l'imprudence, quand Dumouriez quitta la France en 1793, de suivre son ancien maître à l'étranger. Il y trouva la honte et la misère. L'ancien domestique revint à la situation sociale dont il avait été si brusquement tiré; sa gloire n'avait été qu'un rêve éblouissant, mais trop court. Il recommença à cirer les bottes et à battre les habits de différents maîtres, et quand il eut la permission de rentrer en France, dégoûté de la domesticité, il se fit rempailleur de chaises. C'est en exerçant ce métier honorable, mais modeste, qu'il vécut jusqu'en 1827. « Ainsi passe la gloire du monde, » dit l'Ecriture sainte. Il ne suffit pas d'être brave, il faut encore du bon sens et de l'esprit de conduite. C'est ce qui manqua le plus au pauvre Baptiste.





XV

Une aventure de Talma.

La Révolution française, qui a tout transformé, voulut aussi à ses débuts modifier le costume. On trouvait honteux d'être habillé comme on l'était du temps de Louis XVI, et Robespierre lui-même, qui pourtant ne quitta jamais, pour sa part, les anciennes modes, fit rendre, par le Comité de Salut public, un arrêté qui chargeait le peintre Louis David d'accommoder le costume national aux nouvelles mœurs républicaines.

David, plein d'enthousiasme, s'enferma dans son atelier, tailla ses crayons, réfléchit profondément, et enfin, après une semaine d'austères méditations, enfanta le costume suivant : une tunique bleu de ciel, un manteau rouge, un pantalon collant de même couleur, des bottines avec des glands et un bonnet à la hongroise orné de plumes tricolores. En somme, un vrai costume de carnaval. Mais David ne l'entendait pas ainsi : il prenait sa création au sérieux et son vœu le plus cher était de voir tous les

Parisiens se promener dans les rues affublés de cet accoutrement bizarre.

Sur le papier l'invention de David paraissait purement grotesque. Mais après tout l'expérience pouvait donner tort aux railleurs. David chercha un homme de bonne volonté pour porter le premier son costume. Il en trouva un et non le premier venu : ce fut Talma, le grand acteur tragique, aussi célèbre à ce moment-là par son ardeur républicaine que par son talent incomparable de diction. Talma était jeune, beau, de superbe prestance. Le jour venu il endossa, plein d'une foi sincère, le fameux costume dessiné par David. Il n'eut pas cependant le courage de descendre tout seul dans la rue, ainsi travesti, et il décida un de ses amis, un autre acteur, Baptiste Cadet, à s'habiller comme lui et à l'accompagner au Palais-Royal où était alors, entre trois et cinq, la cohue des élégants et des femmes à la mode.

Ah! mes amis, quel succès! Ni Talma ni Baptiste Cadet n'en avaient jamais obtenu un pareil sur la scène. Ce furent dans la foule qu'ils traversaient, des petits cris de surprise, des rires d'abord discrets, puis nombreux et nourris. On les montrait du doigt, on se pressait sur leur passage, on montait sur les chaises et les tables de cafés pour mieux les voir. Une queue de plusieurs centaines de personnes se forma à leur suite.

« C'est un pari! disaient les uns.

— Ce sont des écuyers de cirque! » disaient les autres.

Les gens bien informés secouaient la tête.

« Il y a quelque chose là-dessous, murmuraient quelques personnes graves, ce sont peut-être des agents de Pitt et Cobourg. »



TALMA DANS LE ROLE DE BRUTUS

Quelqu'un — un imbécile ou un farceur — prononça le mot d'espions, que la foule répéta aussitôt. « Ils se sont déguisés, dit-on, pour échapper à l'attention publique et surprendre les secrets de la défense nationale. »

Pauvre Talma! Pauvre Baptiste Cadet! Ils n'avaient pas des desseins aussi noirs et dans leur for intérieur, devant la surexcitation du public, ils commençaient à maudire David.

« Au bassin! au bassin! » criaient derrière eux des enragés qui ne pouvaient pas comprendre qu'on s'habillât autrement qu'eux.

Il s'agissait du bassin du Palais-Royal où c'était alors l'habitude de faire prendre un bain aux suspects, aux traîtres, à tous ceux dont le nez déplaisait à la foule. Pâles de peur, Talma et Baptiste Cadet essayèrent de fuir, mais le moyen! Ils furent saisis, leurs précieux habits mis en pièces, et déjà on les traînait au bassin quand le bruit d'un tambour se fit entendre. C'était une patrouille qui arrivait et qui à coups de crosse fit évacuer le jardin. Talma et Baptiste Cadet furent sauvés et rentrèrent chez eux,

Honteux et confus,
Jurant mais un peu tard qu'on ne les prendrait plus

à porter un autre costume que leurs concitoyens. Mais David ne fut pas content.



XVI

Un monsieur qui a du toupet.



LA PERRUQUE
Époque Louis XVI.

A la fin du XVIII[e] siècle, au milieu d'un monde élégant où tous les hommes portaient perruque, le financier Grimod de la Reynière était le seul qui se piquât de garder ses cheveux naturels. On riait de ce défi bizarre à la mode, quelques-uns même s'en indignaient, mais Grimod, qui était doué d'un beau sang-froid, continuait à promener à travers les salons de Paris une chevelure qu'il tenait de ses ancêtres et qui valait bien toutes celles qu'il aurait certes pu s'offrir contre argent comptant dans les magasins les plus achalandés de Paris. Un coiffeur généreusement payé pour cette besogne passait plusieurs heures matin et soir à mettre de l'ordre dans cette toison broussailleuse, d'un blond fauve, et qui ressemblait assez bien aux buissons de gui qui poussent vers l'automne sur certains arbres, spécialement les pommiers. Il la démêlait avec soin, la séparait ensuite en deux grosses touffes de chaque

côté des oreilles et dressait sur le haut de la tête un énorme toupet qui s'élançait en l'air comme celui que portent encore les clowns dans les cirques. C'est dans cet équipage que Grimod de la Reynière sortait de chez lui pour se rendre au théâtre ou en ville, où il était souvent prié à souper : car, malgré ces fantaisies, c'était un homme aimable, spirituel, et, de plus, un gourmet et un gourmand de premier ordre, aussi habile à piquer de truffes une poularde qu'à la manger lui-même, ce qui ne déplaît jamais aux vraies maîtresses de maison. J'oubliais un détail : en aucun moment de l'année, Grimod ne portait de chapeau. Le monument qu'il avait sur la tête lui en tenait lieu et le mettait en même temps à l'abri des rhumes de cerveau qui guettent par les grands froids les imprudents sans coiffure.

Un soir à l'Opéra, où notre financier fréquentait assidûment, son toupet, bien que très connu, fit encore une fois sensation. L'artiste capillaire qui en était chargé et qui n'était autre que Léonard Autier, l'illustre Léonard, le coiffeur de Marie-Antoinette en personne, avait réussi à l'exhausser encore de plusieurs pouces. Aveugle qui ne le voyait pas! Il se dressait en pyramide au-dessus de l'amphithéâtre où Grimod, toujours impassible, avait pris place. Autour de lui, tout le monde riait, sans que son propriétaire parût s'en apercevoir. Seul un petit homme, à figure rageuse, qui était assis juste derrière ce mirifique chef-d'œuvre, ne prenait pas sa part de la joie générale. C'était la première fois qu'il venait à l'Opéra et, par un déplorable hasard, le phénomène qu'il avait devant lui, si admirable qu'il fût, l'empêchait de voir la scène et les acteurs. Contretemps d'autant plus fâcheux qu'on donnait

ce soir-là l'*Armide* du chevalier Glück. Au premier acte, notre homme se contenta de pester entre ses dents contre le bélître qui l'empêchait de jouir d'un plaisir si délicat et surtout si chèrement acheté. Au second, il n'y tint plus, sa provision d'injures était à bout et ne paraissait pas émouvoir autrement celui qu'elle visait. Alors il s'avisa d'un stratagème et, pendant que Grimod semblait tout entier à la représentation, il pratiqua tout doucement dans les grosses touffes de cheveux qui bombaient au-dessus des oreilles deux fentes d'abord imperceptibles, qu'il élargit ensuite d'un doigt léger, de manière à les transformer en larges ouvertures qui lui permirent de s'intéresser tant bien que mal à l'intrigue et au jeu des personnages.

Grimod n'avait pas un seul instant paru remarquer ce manège. Sans bouger et en donnant les marques de l'attention la plus appliquée, il avait savouré en fin connaisseur la musique du chevalier Glück. Le dernier acte finissait et chacun s'apprêtait à quitter sa place, quand lentement, posément, avec la figure grave qu'il avait en toute circonstance et qui contrastait si curieusement avec son inénarrable toupet, le financier se retourne et arrête d'une main le mystificateur qui s'apprêtait à sortir.

« Monsieur, lui dit-il, sans qu'aucun muscle de son visage remuât, je vous ai laissé suivre *Armide* à votre aise : je suis grand amateur moi-même de ce spectacle et j'aurais été désolé de vous priver de cette volupté. Mais maintenant c'est à vous de me rendre ce que j'ai fait pour vous. Je vais souper tout à l'heure et vous comprendrez qu'il m'est impossible de m'y rendre avec une coiffure aussi maltraitée. Veuillez, s'il vous plaît, replacer mes cheveux dans

l'état où ils étaient avant votre indiscrète intervention.

— Et comment? dit le petit monsieur fort surpris et se dressant sur ses ergots.

— De la manière la plus simple. Voici un peigne d'écaille que je vous confie. Notez qu'il est de la matière la plus exquise. Prenez-le et remettez l'ordre dans ma coiffure.

— Et si je ne le fais pas? dit l'inconnu un peu goguenard.

— Si vous ne le faites pas, cher monsieur, repartit Grimod toujours impassible et du ton glacial qu'il ne quittait guère, j'aurai le regret de vous couper la gorge séance tenante. »

Le petit homme sauta en arrière d'effroi. Il regarda son adversaire, mais celui-ci ne plaisantait pas.

« Il faut choisir, dit-il, entre l'épée et le peigne.

— Le peigne, monsieur, je choisis le peigne! » se hâta de dire l'autre, sérieusement épouvanté.

Et, pendant qu'on s'écoulait doucement vers la sortie, on eut ce curieux spectacle, qui n'avait pas été prévu sur l'affiche, de Grimod s'installant commodément sur un fauteuil et prêtant sa tête au peigne du coiffeur improvisé. Sous l'empire de la peur, il s'en tira si bien que Grimod, après s'être regardé dans une petite glace de poche, se déclara satisfait.

« Monsieur, dit-il poliment, vous êtes sans le savoir un véritable artiste. Si vous voulez me laisser votre adresse, je vous ferai mander quand Léonard sera de service auprès de Sa Majesté. »

Mais l'autre ne l'écoutait plus. Il avait déjà disparu. On ne le revit plus jamais à l'Opéra, où Grimod continua de siéger avec un toupet désormais inattaquable.



XVII

Un beau geste ou les haricots d'Oudinot.



PATRIOTE COIFFÉ DU BONNET ROUGE
ET VÊTU DE LA CARMAGNOLE
(D'après une gravure de l'époque.)

Quand les premiers coups de feu furent tirés en 1792 sur la frontière française, Oudinot, qui voulait en avoir sa part, quitta aussitôt sa ville natale, Bar-le-Duc, à la tête de quelques milliers de volontaires. Et ce furent alors des aventures invraisemblables, des exploits prodigieux à faire pâlir la mémoire des plus célèbres héros et dont le cours ne devait s'arrêter qu'en 1814. Oudinot n'a peut-être pas eu les qualités d'un grand stratégiste, mais il n'avait pas de rival pour marcher avec ses troupes à l'assaut d'une redoute ou entrer le premier, le sabre à la main, au milieu des escadrons

ennemis. C'était un homme assez grand, les yeux pleins de feu qui devenaient terribles à l'heure des fortes émotions, le geste autoritaire et rapide. Il se décidait vite et frappait plus vite encore. Ni bavard ni querelleur, mais sensé, judicieux, et mettant au service de ces qualités une énergie indomptable. Ses compatriotes l'admiraient beaucoup et le craignaient un peu. On lui trouvait le geste un peu vif dans la discussion.

Quand il revint chez lui en 1794, il était déjà colonel. On lui fit fête de tous côtés et chacun se disputa l'honneur d'avoir à sa table le nouvel officier. C'était un enfant du pays et les Barrois ont toujours aimé les vertus militaires. Oudinot allait chez l'un, allait chez l'autre, et son estomac à l'épreuve s'emplissait sans hésitation des mets les plus variés et des vins les plus généreux. Un jour, chez un de ses vieux amis, on lui fit la surprise d'inviter avec lui un personnage important qui revenait de Paris, où il avait eu, disait-il, la confiance du fameux Hébert, le rédacteur en chef du *Père Duchêne*. Oudinot, qui détestait les terroristes, ne dit rien; il se contenta de lancer un mauvais regard à l'intrus et s'assit. Le Parisien parla beaucoup : il portait, suivant la mode populaire du temps, une petite veste appelée carmagnole et n'avait pas même quitté, pour manger, son bonnet rouge. Cette coiffure agaçait visiblement Oudinot, mais il eut la force de se contenir par respect pour ses hôtes et il commença de manger, un peu fébrilement peut-être, en silence. Le patriote, lui, ne tarissait pas, il parlait en dévorant et dévorait en parlant; comme tout bon Parisien en province, il essayait d'éblouir les provinciaux en leur racontant les merveilles de la capitale. Il avait tout vu, tout

entendu, tout retenu; il était l'intime de Danton, le camarade de Robespierre, Carnot ne faisait rien sans prendre son avis. Le pauvre homme, qui était parfaitement insignifiant, se figurait et essayait de faire croire aux autres qu'il dirigeait la Convention et la France. Sombre, Oudinot l'écoutait; tout à coup il l'interrompit.

« Alors, citoyen, dit-il, vous avez assisté à l'exécution des Girondins?

— Je m'en flatte, citoyen, répondit l'autre; je ne manque jamais aucune de ces petites fêtes de famille.

— Je vous en fais mon compliment », dit avec un dégoût marqué Oudinot.

Le patriote ne remarqua pas le ton avec lequel ces paroles avaient été prononcées; il se rengorgea.

« Hébert et moi, dit-il, nous sommes décidés à mener les choses rondement.

— Ah!...

— Oui, Robespierre est trop modéré : c'est un timide, peut-être un traître... »

Ici il baissa la voix et mystérieusement :

« Je sais, dit-il, de source certaine qu'il entretient des relations suspectes avec les émissaires de Pitt et Cobourg. Mais nous veillons. Voyez-vous, colonel, les véritables sauveurs de la patrie ne sont pas à la frontière!...

— Vraiment? dit Oudinot indigné.

— Non, dit l'ami d'Hébert, ils sont à Paris. La foudre que vous portez entre vos mains n'est rien auprès de la nôtre. Et d'ailleurs plus d'un aristocrate s'est réfugié aux armées. Vous qui êtes un bon patriote, colonel, il serait digne de vous de nous faire connaître les suspects qui se cachent à l'ombre de nos drapeaux. »

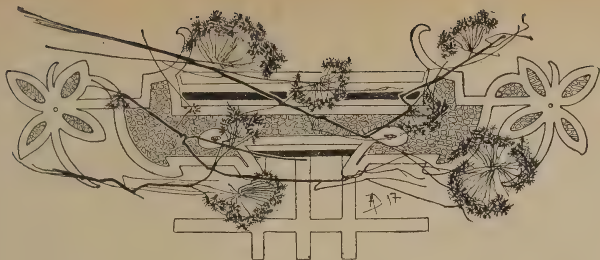
Oudinot se leva si brusquement que sa chaise tomba.

« Moi, s'écria-t-il, dénoncer mes frères d'armes ?

— Les vrais Romains, dit le patriote, dénonçaient leurs parents eux-mêmes quand ils trahissaient la République.

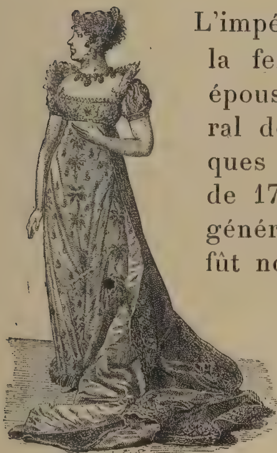
— Misérable ! » s'écria Oudinot.

A ce moment-là même la domestique mettait sur la table un plat de haricots dorés et croustillants. Oudinot, au comble de la fureur, saisit le plat et d'une main vigoureuse en coiffa le patriote, qui poussait des hurlements de douleur. Le geste avait été si brusque et si inattendu que tous les convives, y compris le maître de la maison, se tordaient de rire sur leurs chaises sans songer à secourir le patient. Quand le calme fut un peu revenu, on s'aperçut que celui-ci avait eu plus de peur que de mal. Le bonnet rouge, fait de grosse laine très commune, l'avait empêché d'être ébouillanté. Il s'enfuit sous les huées de l'assistance et oncques ne le revit-on plus à Bar-le-Duc. On apprit quelques mois après qu'il avait été guillotiné avec Hébert sur la place de la Révolution. Châtiment un peu sévère pour un homme encore plus vaniteux que méchant, comme le dit Oudinot lui-même dont cette nouvelle victoire, remportée cette fois sur un Parisien, ne fit qu'augmenter la réputation dans son pays natal. Pendant longtemps, à Bar-le-Duc, il ne se servit pas un plat de haricots dans la ville sans qu'on y trouvât l'occasion de rappeler en riant la manière dont l'illustre homme de guerre savait triompher sur tous les champs de bataille.



XVIII

Le chien de l'impératrice Joséphine.


L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

L'impératrice Joséphine, avant d'être la femme de Napoléon Ier, avait épousé en premières noces le général de Beauharnais. C'était quelques années avant la Révolution de 1789. Quand celle-ci éclata, le général de Beauharnais, bien qu'il fût noble, en adopta les principes avec empressement. Ses services furent d'abord vus avec faveur et, en 1792, il fut chargé de commander une division à l'armée du Rhin. Malheureusement il fit des fautes, et ne sut pas secourir à temps Mayence qui nous appartenait et qui était assiégée par le roi de Prusse. Il n'avait été que faible et incapable : on le crut traître et on le jeta dans une prison d'où il ne sortit que pour aller à l'échafaud. Sa femme Joséphine avait été arrêtée en même temps que lui, mais sa détention était moins

rigoureuse : ses enfants Eugène[1] et Hortense[2] avaient la permission de venir la voir avec leur gouvernante, mais seulement en présence du concierge, qui ne perdait pas un mot de la conversation. Comment faire savoir à cette tendre mère ce qui se passait au dehors? Comment lui communiquer les craintes ou les espérances qu'à cette époque terrible chaque jour faisait naître dans les cœurs? C'est alors qu'on pensa à *Fortuné*, un des amis de Joséphine et non le moins fidèle. Ce Fortuné était un simple chien, mais les services qu'il a rendus lui ont mérité l'attention des contemporains, et l'un d'eux[3] nous a laissé son portrait. C'était un carlin bas sur pattes, long de corps, et de nuance plutôt fauve que rousse. On nous apprend même qu'il avait la tête noire, un nez de belette et la queue en tire-bouchon. Avec tant de qualités physiques, Fortuné avait une belle âme, il était incapable de trahir sa maîtresse et on put lui confier sans crainte des billets que l'on cachait dans son collier. Comme il avait ses entrées libres dans la prison et que les geôliers le voyaient arriver sans défiance, il pénétrait à toute heure auprès de Joséphine et elle pouvait ainsi correspondre avec les amis qui lui témoignaient encore de l'intérêt et qui s'occupaient de sa délivrance.

Quand Joséphine sortit de prison, on pense si Fortuné fut choyé, dorloté, gâté de toutes les manières. Il était l'enfant chéri de la maison et, pourquoi ne

1. Eugène de Beauharnais, né en 1781, devint prince, vice-roi d'Italie, et prit après la chute de l'empire le titre de duc de Leuchtenberg. Il est mort en 1824.

2. Hortense de Beauharnais, née en 1783, épousa Louis Bonaparte, roi de Hollande, et mourut en 1837. Son fils Louis-Napoléon a régné sous le nom de Napoléon III.

3. Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. VII, p. 33.

pas le dire aussi? il en devint le tyran. Ce modeste héros se laissa égarer par la prospérité : à voir l'empire qu'il avait sur sa maîtresse, il devint irritable, hargneux, capricieux et, en fin de compte, parfaitement insupportable. La bonne Joséphine, qui ne pouvait oublier qu'il lui avait presque sauvé la vie, laissait faire le despote et son audace s'en accroissait d'autant. Tout tremblait devant le mufle noir et les aboiements poussifs de Fortuné. Inutile de dire que, lors du second mariage de Joséphine avec le général Bonaparte, Fortuné ne fut pas content. Les animaux sont volontiers jaloux et celui-ci avait sa belle part de ce vilain défaut. Un nouveau maître entrait dans la maison et Fortuné dut le supporter. Hélas! Bonaparte, de son côté, dut aussi supporter Fortuné : à table, dans son cabinet de travail, dans sa chambre à coucher, le général trouvait toujours le maudit chien, grognon, bougon et quinteux. Il se plaignit; mais Joséphine aimait Fortuné, elle ne voulait pas paraître ingrate et Fortuné, par sa présence continuelle nuit et jour, empoisonnait l'existence de Bonaparte, incapable de venir à bout d'un ennemi aussi faible et aussi ridicule.

Si Fortuné n'avait manifesté sa mauvaise humeur qu'aux hommes, il eût vécu encore longtemps en faisant enrager ceux qui s'étaient donné la tâche de le nourrir. Mais Fortuné était un de ces roquets prétentieux qui croient leur amour-propre engagé à aboyer aux jambes de tous les chiens qui passent. Un jour, en Italie, pendant une de ces fameuses campagnes qui ont fondé la gloire militaire de Bonaparte, le chien de Joséphine provoqua imprudemment un mâtin qui ne lui disait rien. Ce mâtin n'était pas un chien de luxe et il ignorait sans doute

les états de service du carlin, car à une attaque faite d'un peu trop près il riposta en se retournant et en cassant le dos d'un coup de mâchoire à l'infortuné Fortuné. Joséphine ne s'en consola pas; elle pleura amèrement et Bonaparte eut la bonté de s'associer à sa douleur. Il consentit même à ce qu'un autre carlin prît la place du défunt et fût aussi outrageusement gâté que lui. Ce fut Fortuné II, qui arriva à se faire détester aussi rapidement que Fortuné Ier.

Un jour que Bonaparte se promenait dans le jardin du château qu'il habitait alors, il aperçut le maître du mâtin qui, à sa vue, faisait mine de se cacher. D'un signe il l'appela à lui.

« Pourquoi te sauves-tu ainsi à mon approche? » lui demanda-t-il.

L'homme, qui était un domestique du château, pour toute réponse prit un air niais et tortilla sa casquette entre ses mains.

« Allons, parleras-tu?

— Dame, général, vous savez, après ce que mon chien a fait au vôtre!

— Eh bien?

— Je craignais que ma présence ne vous fût désagréable.

— Bah! est-ce que tu l'as toujours, ton chien?

— Ma foi, oui, général; mais je lui ai interdit le jardin.

— Laisse-le revenir, cet animal, » dit Bonaparte avec bonhomie.

Et, s'en allant, il ajouta en souriant avec malice :

« Il me débarrassera peut-être aussi de Fortuné II. »



XIX

Le saut du Mameluk.



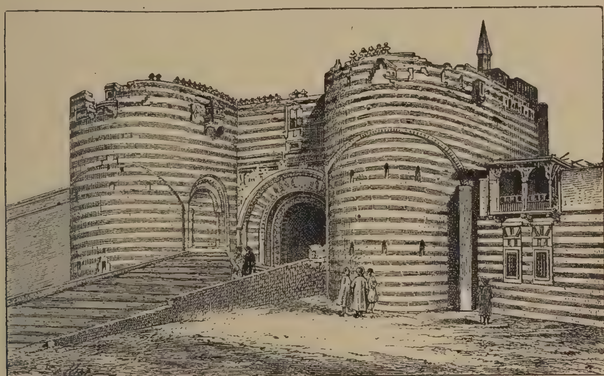
MÉHÉMET ALI.

En 1811, Méhémet Ali gouvernait l'Égypte. Il y était venu quelques années auparavant simple officier de l'armée turque pour en chasser les Français, et, après leur départ, il avait fini, à force de patience, d'astuce et aussi d'impitoyable cruauté, par atteindre le pouvoir suprême. La suzeraineté du sultan qu'il n'avait pas encore secouée ne lui pesait guère, mais sa félicité cependant n'était pas entière. Il était encore obligé de compter avec la puissante milice des Mameluks, établis dans le pays depuis le XIII[e] siècle, et que Bonaparte lui-même s'était contenté de battre sans la détruire entièrement. De haute taille,

l'air impudent et fier, chargés de bijoux et d'armes étincelantes, les Mameluks promenaient leur orgueil dans toute l'Égypte sans baisser la tête même devant le pacha. Ils étaient riches, ils étaient braves, et ils enveloppaient dans le même superbe mépris les paysans indigènes ou fellahs qui cultivaient l'Égypte et les Turcs qui la possédaient. C'était plus que Méhémet Ali, Turc lui-même, ne pouvait en supporter. Il résolut de s'en débarrasser et prépara leur perte avec une ruse toute féline. Jamais il ne fut plus doux, plus humble, plus conciliant, qu'au moment où il méditait le plus épouvantable des assassinats. Jusqu'au jour décisif son visage ne trahit jamais sa pensée. Une fois, dans une des rues du Caire, un coup de fusil, tiré sur lui, le manqua et tua à ses côtés un de ses officiers : il sourit, feignant de croire à un hasard, à une imprudence quelconque, et il envoya des présents aux beys des Mameluks, en résidence au Caire et qui étaient les instigateurs de ce prétendu accident. La vengeance, dit un proverbe oriental, est un plat qu'il faut manger froid. Méhémet Ali le savait et ne se pressa pas. Il se contentait de surveiller ses adversaires et de les attirer l'un après l'autre, par des caresses ou des présents, dans le piège de sa capitale. Quand ils y furent tous les uns après les autres, il frappa le grand coup.

Ce fut le 1er mars 1811. L'imagination arabe, qui dramatise tout, raconta plus tard que l'aube était sortie ce jour-là d'un lit de nuages couleur de sang. Méhémet Ali, sous prétexte de remettre à l'un de ses fils, Toussoun Pacha, la pelisse du commandement en chef, avait convoqué tous les chefs des Mameluks dans la citadelle, située au sud du Caire, sur une pente peu élevée mais abrupte. Fidèles au rendez-

vous et sans le moindre soupçon du guet-apens qui se préparait, ils y arrivèrent tous à cheval, superbement vêtus de cachemire et de soie, bagues aux doigts, pierreries au turban, et, suivant leur usage, portant toutes leurs richesses sur eux. Ils étaient



PORTE DE LA CITADELLE BAB EL AZAB, AU CAIRE.
Cette citadelle fut construite par Saladin (XIe siècle). Elle devint ensuite la résidence des princes et des seigneurs.

quatre cent soixante-dix. Le soleil venait à peine de se lever, mais la foule était déjà considérable sur leur passage et ne se lassait pas d'admirer leurs traits bronzés et leur mâle prestance. Quand ils furent tous entrés, les portes se refermèrent sur eux avec un bruit sinistre. Mais leur aveuglement était tel qu'ils ne remarquèrent pas ce détail et qu'ils arrivèrent jusqu'aux appartements de Méhémet Ali sans aucune appréhension.

Méhémet Ali, assis dans le grand salon de réception, paraissait calme et bien éloigné de toute idée d'hostilité. Il fit servir le café à toute cette foule bariolée qui se pressait joyeuse autour de lui et il s'entretint familièrement avec les principaux de leurs

chefs jusqu'à l'heure fixée pour l'investiture de Toussoun Pacha qui devait avoir lieu en dehors de la citadelle, au camp de Kobet-el-Azab. Tous alors remontèrent à cheval et descendirent pleins d'allégresse le sentier étroit et rapide, bordé partout de maisons et de fortifications, qui conduit à la sortie de la citadelle. Une fois que les Mameluks se furent tous engagés dans ce défilé où deux cavaliers à peine pouvaient passer de front, un coup de canon retentit, des coups de feu éclatèrent et de tous les côtés commença une horrible fusillade où toutes les balles portaient. Les Albanais de la garde de Méhémet Ali, postés aux fenêtres des maisons et sur la crête des remparts, tiraient sans danger sur les malheureux, entassés les uns sur les autres, incapables de se remuer dans un étroit espace où la fureur des chevaux blessés s'ajoutait encore au caractère épouvantable de la scène. Éperdus, à moitié fous de rage et de terreur, ceux que les balles avaient épargnés se débarrassèrent de leurs vêtements de fête devenus à charge et, demi-nus, le sabre d'une main, le pistolet de l'autre, ils essayèrent de vendre chèrement leur vie. Mais que faire contre un ennemi presque invisible et hors d'atteinte ? Tous périrent, et leurs têtes, coupées aussitôt, furent jetées, en signe d'hommage, aux pieds de Méhémet Ali qui, assis sur son divan, avait attendu, sans y prendre part, la fin de l'affreux massacre.

J'ai dit que tous avaient succombé. Je me trompe. Un seul des Mameluks survécut : c'était Amin-Bey. Placé au dernier rang du cortège, il fit volte-face quand il entendit les premiers coups de feu et chercha une issue. Tout était clos; partout se dressait au-dessus de la ville un mur à pic d'une

vingtaine de mètres. Le Mameluk n'hésita pas. Plutôt mourir dans une chute effroyable que d'être lâchement assassiné! Il prit du champ, éperonna énergiquement son cheval et sauta dans l'espace béant. Le cheval fut tué, mais Amin-Bey, quoique blessé, put se sauver, et les Albanais du pacha fouillèrent vainement le lendemain les cabanes des environs. Le héros de cet acte extraordinaire avait disparu. On a montré longtemps au Caire le point précis où s'était opérée cette merveilleuse évasion : c'était ce qu'on appelait le *Saut du Mameluk.* A ceux qui veulent toujours savoir jusqu'à la fin le sort des personnages d'une histoire, je dirai qu'Amin-Bey se réfugia à Constantinople et qu'il vieillit honorablement au service du sultan de Turquie Mahmoud, le même qui éprouva plus tard à son tour la perfidie de Méhémet Ali, devenu son rival et son vainqueur.





XX

Bobolina.

Connaissez-vous Bobolina? Non, sans doute. Eh bien, il faut le regretter : car Bobolina, qui, comme Jeanne d'Arc, a combattu pour l'indépendance de son pays, mérite, presque au même titre que notre héroïne nationale, d'être inscrite à jamais dans la mémoire des hommes. Écoutez ses exploits.

Bobolina était Grecque. Elle était originaire de Spelzia, petite île située à l'entrée du golfe de Nauplie, au nord-est du Péloponèse, dans cette merveilleuse mer Egée où les îles sortent par centaines comme des corps de marbre du sein des vagues azurées. Ce beau pays a toujours nourri une forte race et Bobolina se montra digne de ses ancêtres. Quand les Grecs, vers 1820, prirent les armes contre l'oppression des pachas turcs, Bobolina, déjà mariée et mère de famille, se joignit sans hésitation à ses concitoyens.

Elle avait d'ailleurs, pour se jeter dans la mêlée, des raisons personnelles. Son mari, emmené à Constantinople en 1812 et suspect depuis longtemps

aux Turcs par l'ardeur de son patriotisme, avait été empalé par ordre du sultan. Bobolina vengea son mari.

Elle arma à ses frais trois petits navires dont



GREC MODERNE,
(D'après une photographie).

elle fut la capitaine, et elle écuma en corsaire toute la mer Égée. Malheur aux navires turcs qui se trouvaient sur son passage! Comme son compatriote, l'héroïque Canaris, elle leur faisait une guerre sans merci, attachant à leurs flancs des brûlots qui les faisaient sauter ou, le sabre à la main, sautant à l'abordage et pendant les vaincus aux vergues mêmes de leurs vaisseaux. Bobolina était pieuse. Elle avait orné sa coiffure d'une croix avec la légende : *La mort ou*

la liberté! et sur son pavillon à l'effigie du Christ elle avait fait inscrire la fameuse parole que les mères spartiates adressaient à leurs fils en leur donnant leur bouclier, à la veille d'une bataille : *Dessus ou dessous*, manière énergique et pittoresque de dire : *Triomphe ou meurs.*

Quand l'insurrection grecque se donna un gouvernement et concentra ses efforts pour mieux résister aux Turcs, on dit à Bobolina :

« Les efforts des corsaires grecs ne doivent plus être isolés sous peine d'être inutiles : donne tes navires à la patrie, elle en a besoin.

— C'est bien, dit Bobolina, prenez-les et servez-vous-en comme je l'ai fait contre l'infidèle. »

Mais Bobolina ne rentra pas chez elle filer sa quenouille. Cette âme forte et un peu sauvage avait goûté du plaisir enivrant de la guerre. Elle ne voulut pas y renoncer. On vit sa robe flotter à la tête des troupes de terre, comme on l'avait vue sur le tillac de son navire. Elle s'assit au conseil à côté des grands chefs de l'insurrection, entre Colocotronis et Ypsilanti. On lui témoignait une sorte de rude déférence et il n'eût pas fait bon de manquer de respect à cet étrange officier de marine. Elle prit part à l'attaque de Tripolitza où, sans souci des balles qui sifflaient autour d'elle, elle indiquait du doigt aux tirailleurs grecs le but à atteindre. Mais son triomphe fut le siège de Nauplie en 1821, qu'elle dirigea elle-même et où pendant quatorze mois elle montra des qualités peu ordinaires aux personnes de son sexe, la première à repousser les sorties de l'adversaire, la première à l'assaut des ouvrages avancés, entourant la forteresse, la réduisant peu à peu et enfin la forçant à capituler. On vit, au cours des négociations

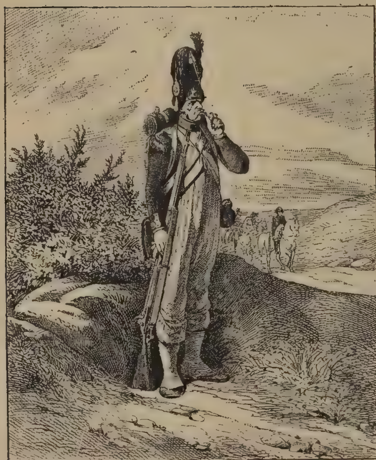
qui eurent lieu à Tirynthe, dans la vieille cité grecque si longtemps abandonnée, des chefs turcs implorer la pitié de Bobolina et, accroupis à ses pieds, lui baiser sa robe en tremblant. L'épée au côté, Bobolina les laissait faire avec mépris.

Ame antique où se retrouvaient confondus la bravoure, le mépris de la mort, mais aussi le caractère farouche et l'âpre férocité des anciens Grecs, Bobolina souhaitait ardemment de tomber la face au ciel sur un champ de bataille, dans un jour de victoire. Cette récompense ultime dont elle était si digne lui fut refusée. Elle périt stupidement au milieu d'une querelle de famille. Son frère avait, malgré elle, épousé une jeune fille qu'il aimait. Bobolina n'avait pas si longtemps commandé les autres pour obéir chez les siens. Elle avait le geste rude et la parole vive. Elle traita son frère comme elle avait traité les Turcs, les accablant d'outrages avant de les frapper. Toutes les épithètes injurieuses de la langue grecque, si riche en cette matière, y passèrent. Bobolina avait les vertus guerrières d'une Jeanne d'Arc, elle n'en avait ni la douceur ni l'exquise délicatesse. Son père lui ordonna de se taire. Ordonner quelque chose à Bobolina, dans sa propre maison, au milieu des siens! Au lieu d'obéir, elle continua. Mais ce n'était pas impunément que l'autre était le frère de Bobolina. Après avoir supporté patiemment des bordées d'injures où éclataient les mots de chien et d'infidèle, il bondit enfin, sur un outrage plus fort que les précédents, et planta son poignard dans la poitrine de sa sœur. Ainsi finit Bobolina.



XXI

Le grognard et le paysan.


UN GRENADIER DE LA GARDE.
(D'après Charlet.)

Le général Gilly était un des plus fameux grognards de Napoléon Ier. Il avait, comme tous ses pareils, la moustache grise, le verbe rude, des yeux de faucon qui ne se baissaient pas facilement, et une sorte de gaîté farouche, qui avait besoin du danger pour s'épanouir à son aise. Gilly avait suivi sa chère Redingote grise sur tous les champs de bataille de l'Europe : il pleura quand il la vit partir pour l'île d'Elbe; il rugit de joie et de fureur guerrière quand elle rentra dans les Tui-

leries, le 20 mars 1815. Le grand homme, qui connaissait ses fidèles, savait aussi les récompenser.

« Je te donne la 9e division militaire, dit-il à Gilly. Tu es du pays; tu sais comment il faut prendre tes compatriotes. Ce sont de rudes lapins, mais ils ne sont pas toujours commodes.

— C'est un fichu cadeau que vous me faites là, Sire! riposta Gilly.

— Allons, ne grogne pas. Je te fais comte par-dessus le marché. »

Et, pour accentuer cette insigne faveur, Napoléon Ier tira l'oreille à Gilly, qui fit une grimace de contentement et partit radieux. Tout de même, il avait raison! La 9e division militaire était un fichu cadeau. Elle comprenait la région de Nîmes et de Montpellier; c'était la plus agitée de la France à cette époque. Les royalistes et les bonapartistes s'y faisaient la guerre dans les rues, dans les maisons, dans les familles, à coups de fusil et à coups de couteau. Et encore s'il n'y avait eu que les passions politiques... mais la religion s'en mêlait. On se serait cru revenu aux temps de la Saint-Barthélemy. Les catholiques tenaient pour Louis XVIII, les protestants pour Napoléon Ier.

Gilly, qui était du pays, présentait une particularité originale qui avait précisément dicté le choix de Napoléon. Il était catholique et bonapartiste. L'empereur avait pensé qu'il pourrait ainsi se concilier les deux partis; ce fut le contraire qui arriva : il fut suspect aux catholiques parce qu'il représentait un gouvernement abhorré; il fut suspect aux protestants parce qu'il professait une religion détestée. Agréable situation. Mais Gilly n'était pas de ceux qui reculent devant un péril. Il s'établit à Nîmes et y agit carré-

ment, suivant l'habitude de son auguste maître et la sienne. Il organisa dans le département des colonnes mobiles, destinées à anéantir, comme il le disait dans une proclamation, les auteurs de l'anarchie. Il marcha contre le duc d'Angoulême, le propre neveu de Louis XVIII, qui fut pris et reconduit poliment hors de France. Ayant ainsi fait voir aux royalistes de quel bois il se chauffait, personne ne bougea plus. L'ombre du panache de Gilly faisait trembler les plus féroces. Mais, pendant ce temps-là, la grande partie se jouait ailleurs. Napoléon, battu à Waterloo, abdiquait de nouveau, et Louis XVIII rentrait aux Tuileries. Quand on sut les événements à Nîmes, la poudrière éclatant tout à coup n'aurait pas fait plus de bruit. Cris, fureurs, vociférations, coups de fusil dans les fenêtres du général, protestants massacrés dans la rue, rien n'y manqua. Gilly, avec quelques soldats, tint bon pendant quelques jours; mais rester plus longtemps eût été folie. Le soir du 15 juillet, il quitta ses vêtements militaires, endossa une longue redingote marron, se coiffa d'un chapeau rond et sortit par les cuisines de son hôtel.

Où allait-il? Il ne le savait pas lui-même. Les rues n'étaient pas sûres pour lui. Il gagna la campagne. A travers un pays pierreux et couvert d'oliviers rabougris, il s'éloigna le plus vite qu'il le put de la ville, et marcha toute la nuit. Le matin venu, il était épuisé. Il alla frapper à la porte d'une petite maison ou mas, pour demander du laitage et du pain; on refusa de lui en donner. Plus loin, on fut plus brutal encore. A mesure que le soleil brûlant montait sur l'horizon, l'accablement du proscrit devenait plus grand. Il ne trouvait autour de lui que des cœurs

secs et des visages menaçants. Vers le soir, il se laissa tomber près d'un mas écarté des autres, sans pouvoir même appeler au secours. C'était là pourtant le salut.

Le propriétaire du mas, en rentrant chez lui, le trouva râlant par terre et le recueillit. C'était un paysan protestant, nommé Périer, qui vivait là modestement avec son fils, un ancien soldat de l'Empire. Gilly, ranimé, réconforté et dont le plus grand mal était la faim, revint à lui; il avoua sa détresse et qu'il était proscrit, mais il cacha son nom. Les deux Périer ne lui demandèrent rien de plus et le gardèrent. Il prit une blouse, un mauvais pantalon, et passa pour un cousin des Périer. Il allait avec eux aux champs, tenait la charrue, soignait les bêtes. C'était le vrai soldat laboureur.

Un jour, Périer rentra soucieux. Quand il eut mangé sa soupe et bu un doigt de vin, il s'expliqua.

« Je suis allé à la ville, dit-il, et je rapporte des nouvelles. Les bonapartistes continuent d'être traqués comme des bêtes fauves. La tête de Gilly vient d'être mise à prix, elle vaut dix mille francs. On croit qu'il est encore dans le pays, mais on ne sait pas où il se cache. »

Le proscrit sursauta; il lui vint alors l'idée d'éprouver son hôte.

« Écoutez, dit-il à Périer et à son fils, si vous voulez, notre fortune à tous trois est faite. Je sais où est Gilly : livrons-le et nous partagerons la somme.

— Misérable! s'écria Périer en se levant, triple face de traître, sors d'ici à l'instant! Si j'avais su, je n'aurais pas réchauffé ce serpent dans mon sein. »

Aussi furieux, l'ancien soldat saisit Gilly par la gorge et se mit en devoir de l'étrangler.

« Écoutez-moi, écoutez-moi! râlait Gilly.

— Laisse-le s'expliquer, dit le père. C'est un mouchard, mais je ne veux pas l'assassiner. »

Gilly pleurait, riait, avait l'air d'un fou. Enfin, il sauta au cou du paysan, en s'écriant :

« Ah! mes amis, mes amis! quel bien vous m'avez fait! C'est moi qui suis Gilly! »

Alors tous les trois s'embrassèrent avec effusion. Quand ils furent un peu calmés :

« C'est égal, dit le père Périer, il y a des plaisanteries qui ne sont pas bonnes à faire.

— Je le sais, parbleu bien! » dit Gilly en se frottant la gorge.

Les deux Périer gardèrent Gilly encore quelques mois; il put ensuite, grâce à eux, quitter le pays et passer en Amérique. Jamais il n'oublia le dévouement si simple et si grand des deux paysans.





XXII

Une bonne Gasconnade.

Le général Tartas était un brave à trois poils qui vivait du temps de Louis-Philippe et qui a laissé dans l'armée une réputation des plus honorables. On ne lui connaissait qu'un petit défaut : il était Gascon, comme la ville dont il portait le nom [1], et il ne s'en souvenait que trop en parlant. Non que ce fût un baron de Crac : il n'altérait pas la vérité, il la grossissait comme la plupart de ses compatriotes et voilà tout. Sa vive imagination lui faisait voir les choses sous un relief qu'elles n'ont pas pour nos faibles yeux, et ses moindres mots, relevés de cet accent gascon qui est là-bas l'ail de la conversation, avaient une saveur extraordinaire. Un jour il se trouvait à Bordeaux sur les Quinconces. On passait une revue de cavalerie. Une manœuvre a lieu, et, dans le cours de l'action, un cavalier tombe. Tartas avait la parole facile et un peu libre.

« L'animal! s'écria-t-il, a-t-on jamais vu pareille maladresse! »

1. Tartas, chef-lieu de canton sur la Midouze, au N.-O. de Saint-Sever (Landes).

Et, comme les officiers de son état-major hochaient respectueusement la tête, comme pour dire, sans se compromettre, qu'on avait déjà vu dans l'armée plus d'un animal de cette espèce :

« Messieurs, affirma Tartas, il y a quarante ans que je monte à cheval ; j'en ai rencontré de toutes les couleurs, je vous en donne ma parole : eh bien, le soleil ne m'a jamais vu désarçonné. »

Comme il finissait de parler, son cheval, peut-être effrayé par l'accent énergique de ses paroles, fait un écart, et Tartas, qui ne s'y attendait pas, tout entier à son éloquence, roule à terre.

Mais on ne le prenait pas facilement au dépourvu. Il se relève aussitôt, couvert de sable, et, montrant du doigt l'endroit du ciel où était le soleil :

« Messieurs, dit-il, il ne m'a point vu. Il y a un nuage. »





XXIII

La Reine Victoria et la Paysanne de Lucerne.



LA REINE VICTORIA.

La reine d'Angleterre Victoria, quand elle était encore jeune, aimait à courir les montagnes de la Suisse pour en admirer les points de vue et les dessiner soit au crayon, soit à l'aquarelle.

Un jour qu'elle se trouvait dans les environs de Lucerne, ayant en face d'elle la plus magnifique nature qu'on puisse imaginer et essayant de la faire passer sur le papier avec le talent réel dont elle était douée, elle eut envie de connaître le nom des montagnes qui encadraient le paysage. Une vieille

paysanne se trouvait là qui était en train de faucher son pré. La reine l'appela :

« Comment se nomme, je vous prie, cette colline qui domine la ville?

— C'est le Güstch, madame.

— Et plus loin, cette haute montagne qui est entourée de nuages?

— C'est le Pilate, madame. Et ces nuages qui couvrent sa tête, c'est ce que nous appelons ici son chapeau.

— Ah! oui, dit la reine, je me rappelle le proverbe :

S'il a son chapeau,
Le temps sera beau.

Je suis contente d'avoir fait la connaissance de cette célèbre montagne. Et là-bas, de l'autre côté du lac?

— C'est le Righi, madame. »

La curiosité de la reine était satisfaite : elle ne dit plus rien et se remit à dessiner. Au bout de quelques instants, elle leva les yeux et aperçut la paysanne qui n'avait pas bougé de place.

— Vous pouvez vous retirer maintenant », dit-elle avec un air de politesse un peu hautaine et oubliant qu'elle était non plus en Angleterre, mais en Suisse.

Les gens de Lucerne sont susceptibles et ont, comme le Pilate, la tête près du bonnet. La paysanne se fâcha tout rouge et riposta avec vivacité, dans le dialecte rocailleux de son pays :

« *Gohnt di selber! I bi do dehein.* » (Allez-vous-en vous-même! Je suis ici chez moi.)

Victoria se mit à rire. Comprenant qu'elle avait blessé sans le vouloir la pauvre paysanne, elle lui

présenta aimablement ses excuses et, pour mieux les faire accepter, y ajouta le don de son portrait sous la forme d'une pièce d'or anglaise. C'est là un



LE SOMMET DU PILATE.

argument qui, même en Suisse, a toujours du succès. Calmée et satisfaite, la paysanne retourna à son pré, la reine à son dessin, qu'on voyait encore il y a quelques années, encadré avec soin, dans l'une des chambres du château de Windsor.



XXIV

Un émir d'Afghanistan au XIXe siècle.

Feu Abdurrhaman, qui est mort il y a quelques années seulement, était un chef de gouvernement consciencieux et original. Nous nous figurons toujours les souverains orientaux, surtout les musulmans, assis toute la journée sur des coussins et suivant d'un œil appesanti les flocons de fumée blanche qui s'échappent de leur narghilé. Ce sont là de pures imaginations; pour Abdurrhaman en particulier, la vérité est aussi loin que possible de ce portrait de fantaisie. Cet émir avait une très haute idée des fonctions auxquelles la destinée l'avait appelé. Il nous l'a dit dans sa *Biographie* qu'il a rédigée lui-même : « Allah m'a créé pour le servir et m'a confié le soin d'assurer le bonheur de mon peuple : il ne m'a pas envoyé en ce monde pour ne me préocuper que de mes plaisirs ».

Il disait aussi : « J'ai reçu d'en haut la mission de veiller sur la chèvre afghane, menacée par le lion d'Angleterre et l'ours de Russie. Je ne faillirai pas à cette tâche. »

Et ce n'étaient pas là de vaines paroles. Abdur-

rhaman consacra sa vie entière à son métier de souverain. Il y avait des jours où il en oubliait le boire et le manger. La nuit, après quelques instants donnés au sommeil, il se réveillait, et lisait sa correspondance et dictait ses réponses à ses secrétaires qui, bâillant et les yeux bouffis de sommeil, maudissaient tout bas un émir aussi vigilant. Abdurrhaman avait d'ailleurs la manie des lettres : Il n'y avait pas, disait-il lui-même, un seul homme dans ses États qui n'eût pas reçu une lettre de lui. Son activité inquiète et fébrile s'exerçait sur tous les points et sur tous les sujets à la fois. Il avait à son service une nuée d'agents secrets qui pénétraient dans toutes les familles et étaient véritablement, comme disaient les anciens Perses, les yeux et les oreilles du prince. Il savait tout, il voyait tout, il entendait tout, il détestait les Européens, craignait les Anglais qui lui payaient cependant une pension de quatre millions par an, abominait les Russes et n'avait pas son pareil pour flairer un étranger à vingt lieues à la ronde.

C'étaient là de sérieuses qualités pour un émir afghan, obligé à chaque instant de se dire :

> Le Russe et l'Anglais sont d'incommodes voisins,
> Je ne bâtirai pas autour de leurs demeures.

Malheureusement, Abdurrhaman poussait la méfiance jusqu'à la manie et le souci de la répression jusqu'à la cruauté. Il était pointilleux et raffiné dans ses sentences, et en cela, cette fois, il se montrait véritablement un souverain oriental. C'est ainsi qu'un vieillard qui s'était permis de critiquer les actes du gouvernement fut condamné à avoir les poils de la barbe arrachés un par un. « Il apprendra ainsi,

disait sentencieusement l'émir, qu'une parole dite à la légère n'est rien par elle-même, mais qu'en se répétant à l'infini, elle peut causer un tort énorme à ceux qu'elle a visés. »

Dans un autre cas, Abdurrhaman fut encore plus ingénieux. Un Afghan un peu trop bavard avait annoncé, sans être sûr de la nouvelle, que les Russes marchaient sur Kaboul, capitale de l'Afghanistan. Averti par ses espions, l'émir le fit saisir et le condamna à se tenir sur un poteau de près de deux mètres, au haut duquel était clouée une planchette juste assez large pour qu'on pût y poser les deux pieds. Et là, dans cette situation confortable, le susdit bavard fut tenu de crier sans interruption pendant toute la journée :

« Les Russes arrivent! Les Russes arrivent! »

Quand son ardeur se ralentissait, un factionnaire placé au pied du poteau le lardait doucement à coups de baïonnette, et le malheureux, exténué de fatigue, reprenait en râlant :

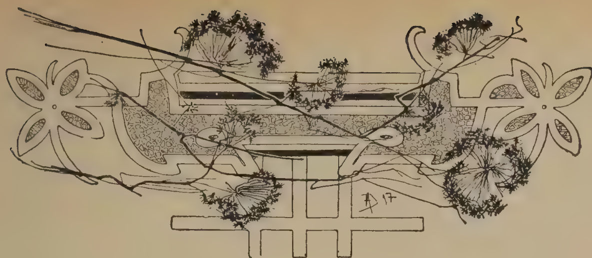
« Les Russes arrivent! Les Russes arrivent! »

Quand on le descendit à la fin de la journée de son observatoire, il était aux trois quarts mort.

Cet exemple tempéra le zèle des bavards et des commères, qui sont en aussi grand nombre à Kaboul qu'à Paris, et ce n'est ensuite qu'au fond de leurs domiciles, toutes portes closes, qu'ils se hasardaient à murmurer tout bas, tout bas :

« Les Russes arrivent! »

Abdurrhaman est mort et les Russes ne sont pas encore arrivés.



XXV

Les facéties de M. de Bismarck.



LE PRINCE DE BISMARCK

M. de Bismarck, l'ancien grand-chancelier de l'empire d'Allemagne, celui qui a fait tant de mal à notre pays en 1870, était dans sa jeunesse un gai et bruyant compagnon. Il menait à cette époque la vie d'un gentilhomme campagnard et il n'y avait pas de facéties qu'il n'imaginât, d'ailleurs toujours un peu grossières, pour égayer cette monotone existence. Il tirait des coups de pistolet le matin aux oreilles de ses invités pour les réveiller ; il entrait dans le salon de sa mère avec trois renards qu'il venait de prendre et qu'il lâchait tout à coup, à la grande terreur des respectables douairières qui se trouvaient là. Il en faisait tant et tant qu'on avait fini par l'appeler « Bismarck l'Enragé ».

Un jour, il était allé chasser la bécasse en compagnie d'un de ses amis, appelé M. de Wildstock. Ils

parcouraient ensemble ces grandes plaines de l'Allemagne semées de bruyères et de bouquets de pins et coupées çà et là d'eaux stagnantes d'autant plus perfides qu'elles se dissimulent sous l'herbe. M. de Wildstock était gros et lourd, avec une vraie carrure de géant poméranien : au moment où il allait tirer une bécasse et où toute son attention était concentrée sur l'oiseau, il mit son pied — un pied énorme — sur un de ces marécages bourbeux et profonds, et s'y enfonça instantanément jusqu'aux aisselles. On voit d'ici sa posture. Tous les efforts qu'il faisait pour sortir ne réussissaient qu'à l'enfoncer d'une manière plus irrévocable dans le liquide gras et gluant où il se débattait. Bientôt il en eut jusqu'à sa barbe rousse, puis jusqu'au menton : quelques millimètres de plus, il en avait jusqu'à la bouche et il périssait étouffé. Il était violet de rage et de terreur, il criait, il hurlait, il écumait. Debout sur le bord, M. de Bismarck le regardait tranquillement et, sans faire aucun effort pour venir à son secours, sifflait un air de chasse. Enfin, à un dernier appel désespéré de M. de Wildstock, il parut s'émouvoir et dit avec flegme à la malheureuse victime :

« Mon cher ami, veux-tu mon opinion sur ton cas ? Tu ne sortiras jamais vivant de ce trou et pour ma part je ne vois aucun moyen de t'en tirer.

— Au secours, par pitié, au secours ! cria M. de Wildstock.

— Puisque je te dis que tu es perdu ! Comme tu es entêté ! Mais écoute, je puis faire quelque chose pour toi, un vieil ami. Je puis t'épargner une agonie qui serait horrible et humiliante. Un bon chasseur ne doit pas mourir comme une bête puante étouffée dans un marais. Je vais t'envoyer à la tête une volée



BISMARCK ET SES CHIENS

de plomb qui mettra fin à tes souffrances. Ne t'inquiète pas : c'est l'affaire d'une seconde. »

Ce disant, et sous les yeux de son ami, fou de terreur, il arma son fusil, épaula et mit le doigt sur la gâchette. Il avait l'air si décidé que M. de Wildstock en oublia le marais où il était plongé jusqu'au cou. Il fit un effort surhumain pour échapper au canon qui le menaçait, parvint à arracher ses pieds du mastic noirâtre où ils étaient englués et, se dressant de toute sa hauteur, il fit quelques pas vers la berge et vint y tomber, épuisé, presque évanoui, mais sauvé. Bismarck le considérait toujours du même regard sardonique et méchant. On pense si Wildstock l'accabla d'injures : « Lâche ! sans cœur ! misérable ! »

Bismarck laissa couler sans rien dire le premier flux de paroles et il répondit toujours sans s'émouvoir :

« Mon bon ami, tu vois bien que j'avais raison. En ce monde, il ne faut compter que sur soi-même. Aide-toi, le Ciel t'aidera. En attendant, tu ne seras jamais qu'un pauvre chasseur et qu'un piètre sire. Adieu. »

Il siffla son chien et partit sans plus de cérémonie, laissant l'infortuné Wildstock se débarbouiller sur le bord du marécage.





XXVI

Le cheval du Cosaque.



C'était en 1877, pendant la guerre entre les Russes et les Turcs. Des détachements de troupes russes traversaient à chaque instant Bucarest, la capitale de la Roumanie, pour rejoindre le théâtre des opérations. Ils y étaient toujours bien accueillis et les cadeaux qu'on leur distribuait avec libéralité, argent, tabac, rafraîchissements et le reste, les consolaient des fatigues subies, et des étapes encore plus dures qui les attendaient de l'autre côté du Danube.

La plupart du temps les corps de troupes ne faisaient que passer : l'un d'eux, un jour, avait traversé

la ville, tambours et fifres en tête, et de longs applaudissements l'avaient récompensé de sa belle tenue et de son attitude martiale. Il avait à peine disparu qu'on le vit arriver à fond de train sur la principale place de la ville.

« Place! place! place! » criait-il tout haletant.

Son cheval ruisselait de sueur et donnait les marques d'une extrême fatigue. Il l'éperonnait cependant, il le cravachait à tour de bras en criant toujours d'une voix étranglée :

« Où est mon régiment? place! place! »

Mais sa monture n'en pouvait plus. Arrivée au milieu de la place, elle flageola sur ses jambes, oscilla sans pouvoir reprendre son aplomb et enfin s'abattit comme une masse. Quelques convulsions agitèrent encore son grand corps maigre, puis elle resta sans mouvement, l'œil vitreux et les membres raides.

Le cavalier avait eu le temps de sauter à terre avant la chute de son cheval. Mais sa douleur faisait peine à voir. Il s'était agenouillé près du cadavre et il pleurait.

« Mon ami, mon seul ami, mon pauvre cheval! » s'écria-t-il.

Et tout à coup, comme rappelé au souvenir d'une effrayante réalité :

« Misérable! misérable que je suis! Je suis déshonoré. Je ne pourrai plus rejoindre mon régiment. Je serai porté comme déserteur. J'aime mieux mourir! »

Il portait déjà son pistolet d'ordonnance à la tempe. Mais les bons bourgeois de Bucarest qui avaient assisté à cette scène navrante s'interposèrent.

« Voyons, mon camarade, voyons, le mal est grand, mais il n'est peut-être pas irréparable. »

Le pauvre diable secouait la tête et refusait de se laisser consoler. Alors un des curieux eut une inspiration digne d'un grand cœur, et, ôtant son chapeau :

« Allons, messieurs, dit-il, c'est à nous qu'il appartient de le consoler et de le mettre en état de rejoindre les siens. Un peu de courage à la poche. Je vais faire le tour de l'honorable société. »

A cet appel chacun de fouiller dans son porte-monnaie. La quête fut fructueuse et quand on lui en remit le montant le Cosaque se confondit en remerciements.

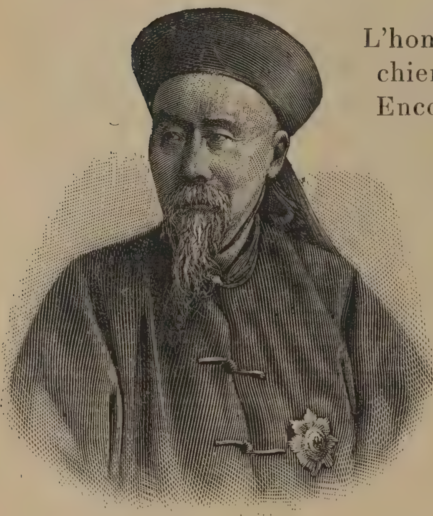
Puis chacun s'en alla à ses affaires et le Cosaque, encore tout tremblant d'émotion, se remit en marche. Il était arrivé à l'autre bout de la place quand, quittant sa démarche accablée, il se retourna soudain, mit deux de ses doigts dans sa bouche et en tira un coup de sifflet strident. O miracle! à peine le son aigu et strident avait-il retenti que le cheval prétendu mourant leva la tête, se dressa sur ses quatre jambes avec plus de rapidité qu'on n'aurait pu l'attendre de son état et détala du côté de son maître. Un! deux! le Cosaque était dessus, rendait la bride, et voilà nos deux fripons partis l'un sur l'autre au milieu d'un nuage de poussière. Quel tour, mes amis! On en parle encore à Bucarest. Inutile de dire que le rusé Cosaque et son complice n'ont jamais repassé par là : ils ont bien fait.





XXVII

Une manière spéciale d'aimer le chien.



LI-HUNG-TCHANG

L'homme est l'ami du chien, c'est entendu! Encore faut-il que cette amitié soit de bon aloi et ne soit pas uniquement dictée par l'égoïsme ou quelque passion plus vilaine encore. Il y a quelques années Li-Hung-Tchang vint en Europe. C'était un haut dignitaire chinois, le vice-roi du Petchili; il était honoré de la confiance de sa gracieuse souveraine, l'impératrice Tso-Hsi, et il avait le droit de porter la plume de paon et la jaquette jaune, dis-

tinctions insignes réservées aux services les plus considérables.

Le voyage de Li-Hung-Tchang prouvait d'ailleurs mieux que toute autre chose son dévouement à la cause publique : à cette époque c'était un vieillard de soixante-quinze ans environ, qui n'avait pas échappé aux infirmités que l'âge apporte avec lui, et ce n'était pas sans raison que, suivant l'usage chinois, il traînait avec lui dans ses bagages un cercueil magnifique qu'il utilisa du reste presque tout de suite, après son retour en Chine. La mission de Li-Hung-Tchang était d'ailleurs trop importante pour être confiée à tout autre qu'à lui. C'était après la guerre sino-japonaise. Les puissances européennes, abusant de la faiblesse de la Chine, dépeçaient sans vergogne son territoire, et un observateur attentif pouvait déjà prévoir la guerre de Mandchourie. Il s'agissait pour le plénipotentiaire chinois d'étudier la situation en Europe même et d'exploiter les rancunes ou les inimitiés qui couvaient sourdement entre les grandes puissances. On vit Li-Hung-Tchang à Paris, où il fut reçu avec la courtoisie et aussi la curiosité qui ont toujours caractérisé la nation française; on le vit ensuite à Londres, où les membres les plus fastueux de l'aristocratie anglaise se disputèrent l'honneur de le recevoir. Partout sa plume de paon et sa jaquette jaune firent une profonde sensation; ce fut le lion de la saison et on n'avait rien à lui refuser. Un jour, chez le noble duc de Westminster, Li-Hung-Tchang remarqua un superbe chien — un setter anglais, je crois — qui excita vivement son admiration. Il ne cacha pas le plaisir qu'il avait à le caresser et, quand il partit, après mille et mille politesses cérémonieuses dont les Chinois ont le

secret, il fit comprendre au duc qu'il serait enchanté de garder dans la personne de son chien un souvenir durable de l'hospitalité européenne. Il y a des invitations auxquelles il faut se résigner le plus galamment du monde, et le duc de Westminster, bien qu'il aimât passionnément son chien d'arrêt, consentit à s'en séparer. Il le donna — avec un soupir de regret — à l'homme d'État chinois, qui promit d'en avoir un soin particulier, et Black, c'était le nom du chien, naturalisé Chinois sans avoir été consulté, suivit ses nouveaux maîtres dont la couleur et les manières intriguaient son honnête âme de chien anglais.

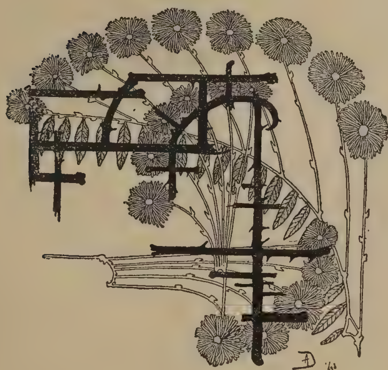
Quelques mois se passèrent. Li-Hung-Tchang, qui était maintenant de retour en Chine, ne bougeait pas, bien qu'il eût promis de donner des nouvelles de Black. Le duc de Westminster, qui regrettait toujours son chien, voulut savoir ce qu'il était devenu. Il écrivit donc en Chine pour savoir si le Chinois avait été content du présent qu'il avait reçu. Point de réponse. Une seconde lettre n'eut pas un meilleur succès. Enfin, à un troisième message, plus pressant que les deux autres, il fut enfin répondu comme on va voir. Li-Hung-Tchang, trop malade pour écrire lui-même, avait délégué ce soin à l'un de ses secrétaires, et voici comment celui-ci s'en acquitta. Je supprime les formules de politesse :

« Mylord.

« Son Excellence Li-Hung-Tchang, vice-roi du Petchili, titulaire de la Plume de Paon, etc., etc., me charge de vous faire savoir que son état de santé, toujours chancelant, l'a empêché de profiter comme il l'aurait voulu du chien que vous avez eu la gra-

cieuseté de lui donner. Comme il lui semblait à point et que les médecins lui défendaient de prendre autre chose qu'un bol de riz matin et soir, Son Excellence a daigné en faire cadeau à ses secrétaires. Nous l'avons mangé hier au soir dans un banquet amical et, suivant l'usage de l'Europe, nous avons bu à la santé de Sa Grâce le duc de Westminster. Veuillez recevoir l'assurance de nos sentiments les plus reconnaissants. Il faut reconnaître que sur ce point spécial votre pays a des produits supérieurs à ceux de la Chine. »

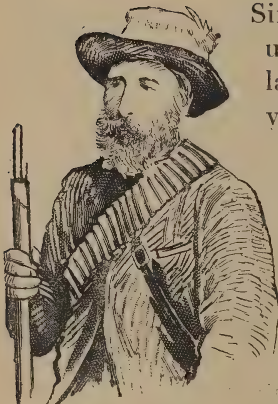
On avait mangé Black! Le duc faillit en faire une maladie. Chiens d'Europe, méfiez-vous désormais de l'amitié des Chinois!





XXVIII

Le tub de Sir Charles Warren.



GÉNÉRAL KRONJE.

Sir Charles Warren commandait un corps d'armée anglais dans la dernière guerre du Transvaal. C'est un bon soldat, mais, comme presque tous les officiers de sa nation, ami de ses aises, et même au milieu des circonstances les plus critiques ne renonçant pas à ses habitudes de confortable. On sait combien les Anglais aiment les ablutions à l'eau froide; particulièrement sir Charles Warren adore son tub plus que tout au monde et ne saurait s'en passer un seul jour.

Le matin de la bataille de Vaalkrantz, bien que l'ennemi fût déjà en vue, sir Charles Warren résolut



PAYSAGE DE LA FRONTIÈRE DU TRANSVAAL.

de prendre son tub. Il se fit apporter en plein champ la large cuvette en caoutchouc, de l'eau, du savon, et, pendant que les troupes prenaient leurs cantonnements, sir Charles Warren, dans un costume des plus primitifs, s'épongeait et se savonnait sans se presser, avec un sang-froid tout britannique.



GÉNÉRAL BULLER

Arrive une estafette au grand galop : le général en chef sir Redvers Buller désire parler à sir Charles Warren.

Celui-ci tout ruisselant d'eau répond :

« Impossible, très occupé pour le moment. »

Seconde estafette au triple galop : sir Redvers Buller persiste dans son désir. Sir Charles Warren persiste dans son refus.

Troisième estafette, troisième réponse semblable aux deux autres. Le général en chef perd patience, accourt lui-même à cheval, et voilà les deux hommes en conférence sur le front de l'armée, l'un à cheval, l'autre l'éponge à la main, et pataugeant au milieu du tub.

Les soldats anglais, habitués aux bizarreries de leurs chefs, riaient à peine. Ils rirent encore moins, quand, quelques minutes après, éclata une fusillade terrible : les Boers prenaient l'offensive et forçaient l'ennemi à reculer. Hurrah pour les Boers! Sir Charles

Warren eut à peine le temps de sauter à cheval, vêtu comme un Peau-Rouge, et de se porter sur la ligne de retraite. Il fut battu ce jour-là, mais il avait pris son tub. C'était une importante compensation.



TABLE DES MATIÈRES

1596-05. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 2-06.

En

Petite

Bibliothèque athlétique

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

G. DE SAINT-CLAIR

Collection de petits Manuels pratiques et portatifs contenant sur chaque sujet : Historique, Conseils, règles et réglements, arbitrages, figures démonstratives, etc., etc.

Les Sports athlétiques, par « EOLE », FRANTZ REICHEL et L. MAZZUCHELLI. 1 vol. in-18 jésus de 166 pages, avec figures, cartonnage souple........................ 1 75

Football *(Rugby)*, par E. SAINT-CHAFFRAY, ancien capitaine du *Stade Français*, et L. DEDET, président de la Commission des Arbitres de Football Rugby de l'U.-S.-F.-S.-A. 1 vol. in-18 jésus de 100 pages, avec gravures, cartonnage souple. 1 50

Nouvelle Édition revue et augmentée.

Football *(Association)*, par MM. N. G. TUNMER (du *Standard Athletic Club*) et EUGÈNE FRAYSSE (du *Club Français*). 1 vol. in-18 jésus de 142 pages, nombreuses figures, cartonnage souple. 1 75

2e ÉDITION revue et augmentée.

Lawn-Tennis, par « LET ». 1 vol. in-18 jésus de 140 pages, avec figures, cartonnage souple............... 1 50

3e ÉDITION

La Natation, par G. DE SAINT-CLAIR. 1 vol. in-18 jésus de 102 pages, avec gravures, cartonnage souple.... 1 75

Manuel de **Gymnastique** éducative et corrective, par le Lieutenant-colonel DÉRUÉ et le Dr ÉMILE LAURENT. 1 vol. in-18 jésus de 102 pages, avec très nombreuses figures, cartonnage souple 1 50

2e ÉDITION

(Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique).

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
o Rue de Mézières, 5, Paris o